

Contes et légendes de tous pays [000] – Les vikings

Lars Haraldson

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



KONTES ET LÉGENDES

Les Vikings

Lars Haraldson

 Nathan

Contes et Légendes de tous pays

Contes et Légendes Les Vikings

Par
Lars Haraldson

Illustrations : Jong Romano

Éditeur : Nathan

ISBN : 978-2-09-254616-1



I

LE TRÉSOR DES DIEUX

AU TEMPS des Vikings, le monde des dieux était intimement mêlé à celui des hommes, et les dieux étaient nombreux : Odin, vieillard borgne à la longue barbe blanche, le père de toutes les divinités ; Thor, le dieu du tonnerre, craint pour ses colères ; Tyr, le dieu de la guerre, qui n'hésita pas à sacrifier sa main pour sauver ses amis d'une épouvantable créature... et bien d'autres encore.

Or un dieu importunait tout un chacun, et ce dieu, c'était Loki.

Loki n'était pas seulement de la race des dieux : il appartenait également à celle des démons malveillants, car du sang de géant – mauvais et sournois – coulait dans ses veines. Loki était donc le dieu du mal, et tout ce qu'il faisait était malice. Il avait enfanté trois créatures effroyables : le serpent Jormungand qui encercle le monde, le loup Fenrir, et Hel, l'inquiétante gardienne du monde des morts.

Et comme si cela ne suffisait pas – il n'y a pas de limite au pire –, Loki donna naissance aux sorcières ! On raconte qu'ayant un jour trouvé le cœur d'une femme au milieu des cendres d'un feu de camp, il l'avalait, le goinfre ! Il en résulta un événement tout à fait inhabituel – qui n'arrive en fait que dans les contes : Loki se retrouva « enceinte », et accoucha dans la douleur d'une sorcière – la première de toutes !

Loki était enfin un habile magicien, qui adorait se transformer et expérimentait les métamorphoses les plus insolites : tantôt ver, tantôt pou, blatte à l'occasion...

Corrompu jusqu'à la moelle, ce dieu du mensonge et de la fourberie avait pourtant son utilité : Loki était indispensable au fonctionnement du monde, qui s'équilibre entre ces deux forces que sont le bien... et le mal.

Les bêtises de Loki étaient bien sûr innombrables, mais l'une d'elles

fut si énorme qu'elle l'obligea à s'en remettre à l'habileté des nains. Il avait joué cette fois-là un vilain tour à Sif, la femme du dieu Thor, connue pour ses longs cheveux blonds qu'elle brossait inlassablement. Thor lui-même, dans ses moments de tranquillité, se plaisait à caresser les boucles de sa femme.

Une nuit, Loki, jaloux du bonheur d'autrui, se faufila auprès de Sif et lui rasa le crâne ! Inutile de décrire le désespoir et la peine de Sif lorsqu'elle se vit ainsi tondue !

— Que ferai-je désormais ?! se lamentait la déesse.

Quand Thor apprit ce qui était arrivé à Sif, il entra dans une immense colère ! Qui avait osé outrager ainsi son épouse ? Pour lui cependant, il ne faisait aucun doute que le coupable était Loki. D'ailleurs, quand quelque chose ne tournait pas rond, ou lorsque quelqu'un était victime d'un mauvais tour, c'était presque toujours la faute de Loki.

Thor se lança donc à la recherche de Loki et lorsqu'il l'aperçut, couché paresseusement sous un arbre, tout occupé à arracher leurs pattes à des sauterelles – son passe-temps favori –, il fonça sur lui tel un bélier enragé !

— Espèce de rat ! vociféra-t-il en le saisissant par le cou, c'est toi le responsable des larmes de Sif, je le sais !

Loki fit l'innocent, esquissant un sourire hypocrite :

— J'ignore de quoi tu parles ! Et d'ailleurs, comment oses-tu me calomnier ainsi, moi qui suis pur comme l'enfant qui vient de naître ?

Mais c'était compter sans l'œil soupçonneux de Thor, qui eut tôt fait de remarquer les longs cheveux blonds attachés aux vêtements du perfide Loki. Devant cette preuve accablante, celui-ci n'eut d'autre choix que de reconnaître son forfait.

Thor se mit alors à le secouer si fort qu'il faillit en tomber des morceaux, et il ne cessa de le malmenier que lorsque Loki lui eut promis de réparer les dégâts.

— J'irai chez les nains. Ce sont d'habiles artisans qui pourront certainement lui confectionner une jolie perruque, assura Loki.

Thor lui administra encore quelques claques.

— Un avant-goût de ce qui t'attend si tu tardes trop à revenir !

Le dieu du mal, tout poussiéreux et endolori, se mit aussitôt en route pour le pays des nains.

Loki connaissait bien les nains, qui vivaient dans les profondeurs de la terre. Il avait entendu dire que les plus habiles de toutes ces petites créatures étaient les artisans Eitri et Brokk. En visitant leur atelier, il les complimenta à l'excès : à l'en croire, l'endroit regorgeait de trésors et il manquait de mots pour dire son émerveillement. Ivres de contentement, Eitri et Brokk tiraient sur leurs bretelles, aussi fiers que

des poux sur la tête d'un roi !

— Votre réputation est universelle ! continuait Loki, et les dieux vous croient capables de dépasser en beauté la nature elle-même.

« Mais dites-moi, hasarda-t-il enfin d'un ton mielleux, seriez-vous capables de fabriquer une perruque de fins cheveux d'or qui aurait le pouvoir de croître et de se régénérer comme une toison naturelle ?

— Peuh ! Cela va sans dire ! s'exclamèrent les nains, qui voulurent aussitôt relever le défi.

Ils se mirent à l'ouvrage, chauffant de l'or dans un four en prononçant de temps à autre une formule magique. L'or devenu liquide se gonfla telle une vague, et bientôt la chevelure prit forme. Leur travail achevé, les nains remirent à l'envoyé des dieux une chatoyante perruque faite d'impalpables fils dorés, qui n'avait rien à envier aux cheveux naturels que Sif avait perdus !

Pourtant, les nains se targuaient de n'avoir conçu là qu'une chose quelconque et insignifiante, que des apprentis auraient fabriquée sans effort !

— Par tous les diables ! s'extasia Loki, j'ai peine à le croire !

Tout aussi flattés que soucieux de donner une preuve supplémentaire de l'excellence de leur travail, les nains fabriquèrent alors deux autres objets : une lance et un drakkar.

— Offre la lance à Odin et le drakkar à Freyr, le dieu de l'abondance, recommandèrent les lutins à Loki.

Loki acquiesça, puis, comme il aimait contrarier les gens et les défier, il leur susurra, avec un demi-sourire narquois :

— Je vous parie ma tête que vous êtes incapables de fabriquer trois autres objets d'égale valeur !

Il n'en fallait pas davantage pour piquer les nains qui, sur l'heure, s'attelèrent à la tâche. Pour sa part, Loki se réfugia dans un coin sombre de l'atelier, dans l'espoir de se faire oublier. Il avait parié sa tête, mais il n'avait pas l'intention de la céder à bon compte : il avait un plan pour empêcher les nains de réussir.

Vite ! Vite ! Autour de la forge ! Les nains préparèrent un nouveau feu, saisirent marteau, soufflet, brunissoir, ciselet et clavette, doloire et tenailles ! Au travail ! Au travail !

Eitri confia à son frère, Brokk, le soin d'actionner le soufflet.

— Surtout, ne t'arrête sous aucun prétexte, lui recommanda-t-il, car la fournaise doit demeurer à très haute température !

— Je sais ! lui répondit Brokk excédé.

Tous deux travaillaient d'arrache-pied quand un taon vint se poser sur la main de Brokk, le surprenant en plein effort. L'insecte piqua la main du nain, qui cria mais ne cessa d'actionner le soufflet !

Le premier objet était prêt : un petit sanglier tout en or hérissé de soies étincelantes !

Eitri versa à nouveau de l'or dans des moules et demanda à son frère de poursuivre son effort. Eitri était occupé à battre le métal précieux tandis qu'il était encore chaud lorsque le taon se représenta. Il se posa sur le cou de Brokk et le piqua deux fois plus fort que la fois précédente. Brokk hurla de douleur... mais persévéra dans son labeur, inflexible et régulier ! Bientôt Eitri sortit de la fournaise un ravissant anneau d'or. Il le polit et le posa sur la table. Le second objet était fait.

Cette fois, Eitri jeta dans la fournaise une grande quantité de fer, en recommandant à nouveau à son frère de ne pas s'arrêter, afin que le métal puisse atteindre une température très élevée. Mais le taon revint et s'acharna sur le front de Brokk. Aveuglé par le sang qui coulait sur son visage, le pauvre nain dut interrompre son mouvement de va-et-vient l'espace d'une seconde.

Hélas ! une seconde de trop ! Au grand dam d'Eitri, l'objet n'était pas parfait... C'était un marteau en fer admirable, au manche... un peu court.

Quant au taon importun, il avait disparu dans un coin sombre de l'atelier, d'où sortit Loki, curieux qu'il était d'inspecter le résultat des efforts des nains...

Eitri se tourna vers Loki et lui dit :

— Allons maintenant trouver les dieux. Ce sont eux qui jugeront si nous, les nains, avons relevé ton défi et si toi, Loki, tu dois nous donner ta tête.

Les dieux se réunirent dans une salle grandiose et richement décorée. On décida qu'Odin, Freyr et Thor seraient les juges.

Loki se présenta le premier devant l'audience. Après un cérémonial obséquieux, il exhiba ses trésors :

— Voici d'abord une lance pour toi, Odin, chef des soldats ! Son nom est *Gugmir*. Elle poursuit sans pitié l'ennemi, et ne le manque jamais.

Odin le remercia et examina la lance magique de son œil unique.

— Et voici un drakkar pour toi Freyr ! Il s'appelle *Skidbladnir*. Il rencontrera toujours un vent favorable quelle que soit la direction dans laquelle tu le dirigeras. Il est si grand qu'il peut porter tous les dieux et leurs armures, mais il est conçu de telle sorte qu'il se plie comme un morceau de tissu et se range facilement dans une besace.

Et Loki, à la stupéfaction générale, plia le drakkar et le glissa dans la main de Freyr.

— Et enfin... voici pour toi Sif ! – La pauvre se lamentait toujours – Tu croyais que je t'avais oubliée ! Je t'ai rapporté cette chevelure d'or impalpable !

Sif en couvrit la nudité de son crâne. La déesse était à nouveau resplendissante !

Lorsque les dieux eurent fini de faire l'éloge des trois trésors, Eitri, confus, s'avança pour les remercier. Puis il leur tendit les autres objets :

— Loki a parié sa tête que nous ne serions pas capables de créer trois nouveaux objets aussi précieux que les premiers. Jugez donc si nous y sommes parvenus, et si Loki doit nous donner sa tête.

Cet anneau est pour toi, Odin. Fait d'or très pur, il se nomme *Draupnir*. Il possède le prodigieux pouvoir de produire, tous les neuf jours, huit anneaux identiques à lui, de même poids et de même valeur.

Odin, littéralement fasciné par l'anneau, n'en finissait plus de remercier le nain.

— Mon deuxième trésor est pour toi Freyr : ce sanglier ne connaît pas la fatigue. Il est capable de courir sans jamais s'arrêter : sur la crête des montagnes, sur les mers, dans le vent, partout où tu le conduiras, il te suivra ! Il s'appelle Gullinbursti. Regarde ses soies d'or. Elles laissent derrière elles une traînée de lumière qui te permettra de retrouver ton chemin où que tu ailles.

Freyr ne savait que dire. Après le drakkar fabuleux... ce sanglier infatigable !

— Mon troisième trésor est destiné à Thor. C'est un marteau qui se nomme *Mjöllnir* parce qu'il peut tout fracasser. Il vise toujours juste et tu ne le perdras jamais, car il revient toujours dans la main de celui qui l'a lancé. Il n'a qu'un seul défaut : son manche est un peu court. La faute en est à un taon qui importunait mon frère durant le travail de fonte.

À ces mots, le nain se tourna vers Loki, lui signifiant ainsi qu'il n'était pas dupe.

Loki sifflotait, regardant en l'air comme si de rien n'était.

Odin, Freyr et Thor délibérèrent un instant et leur verdict fut sans appel : tous les trésors étaient infiniment précieux, mais le plus inestimable était sans aucun doute le marteau *Mjöllnir*, essentiel pour la défense des dieux et pour la lutte contre les géants.

Les nains avaient gagné leur pari ! Eitri pouvait exiger en leur nom la tête de Loki.

— À quoi ma tête pourrait-elle bien vous servir ? protesta Loki. Acceptez plutôt son poids en or ! Et même le double, ou le triple si vous le désirez !

Ce fut au tour d'Eitri d'afficher un sourire narquois.

— Il n'en est pas question ! La tête... un point c'est tout !

Loki comprit qu'il était inutile de discuter. Toutefois, il ne s'était pas soumis au jugement des dieux sans avoir pris ses précautions : il avait

chaussé des bottes lui permettant de courir à une vitesse prodigieuse, aussi bien sur l'eau que dans le ciel.

— Si tu veux ma tête, nain misérable, tu n'as qu'à venir la chercher !

Quand le nain tendit la main pour l'attraper, Loki était déjà loin.

Eitri protesta auprès des dieux. Thor le rassura : il était prévoyant et connaissait bien Loki. Aussi était-il resté sur ses gardes. Il s'éclipsa et revint bientôt dans la grande salle, traînant derrière lui Loki solidement enchaîné.

Le nain s'avança vers Loki avec un surin d'argent à la main.

— Soit. Ma tête t'appartient, grogna celui-ci, mais attention ! La tête seulement !! Tu n'as pas le droit de me prendre la moindre partie du cou ! Mon cou doit rester intact, sinon, gare !

Comment couper une tête sans abîmer le cou ? Eitri n'était pas moins ingénieux que Loki. Voyant que l'entreprise était impossible, il regarda le dieu du mal droit dans les yeux et lui dit :

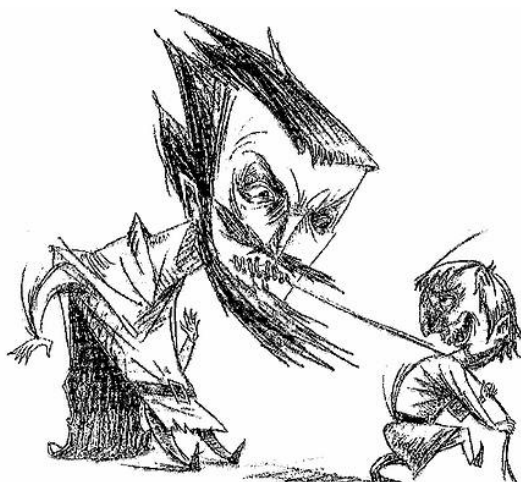
— Puisque tu reconnais qu'au moins ta tête m'appartient, je puis donc en faire ce que je veux. Je vais te coudre la bouche ! Ainsi, les dieux et moi aurons le plaisir de ne plus entendre tes paroles arrogantes et toi... tu garderas ton cou intact !

Les dieux riaient et riaient tandis qu'Eitri, au nom de tous les nains de la terre, cousait la bouche de Loki le malveillant !

La corde de cuir avec laquelle le nain cousit la bouche de Loki avait une particularité : on ne pouvait ni la couper ni la découdre ! Pour s'en libérer, Loki dut l'arracher et, avec elle, ses lèvres !

Il se passa très longtemps avant que la blessure ne guérisse. Un temps heureux où les dieux purent se divertir avec les nains, boire de la bière, aller à la pêche aux saumons, tout cela en silence et à l'abri des hostilités du redoutable Loki.

Chut ! Chut ! Mon conte est fini !





II

HAVBAR ET SIGNE

HAVBAR, un roi des fjords d'Islande, était tombé amoureux de Signe. Eh oui ! même les cruels Vikings avaient un cœur, et ils perdaient parfois la tête pour les beaux yeux d'une femme. Havbar, lui, s'était épris de Signe lors d'un voyage en Norvège. En fait, ce « voyage » était une expédition guerrière, mais Havbar évitait d'employer cette expression car il se préoccupait des apparences. C'est cette même raison qui lui faisait lustrer chaque matin l'acier de son heaume, astiquer sa hache trois fois par jour, porter des capes rouges...

Un jour qu'il « visitait » un territoire – c'est-à-dire qu'il l'explorait avant de le saccager –, il aperçut une jeune fille qui se lavait dans la rivière.

— C'est tout de même plus commode de se laver chez soi ! remarqua aussitôt le sagace Havbar.

— Et l'eau y est moins froide, ajouta Thorkell, son fidèle compagnon de voyage.

La jeune fille était très jolie. Elle avait de magnifiques cheveux blonds, des yeux bleus et la peau claire. Havbar se mit à soupirer en la regardant, et à le voir ainsi bouleversé, lissant ses moustaches avec des gestes nerveux, Thorkell songea :

« Le voilà qui tourne les yeux comme une écrevisse dans l'eau bouillante⁽¹⁾ ».

On n'explique pas l'amour, pas même dans les livres. Havbar, en voyant la fille sortir de l'eau, sécher ses cheveux et enfiler lentement sa robe, décida qu'il l'aimait et qu'il devait la marier. Aussi ses compagnons et lui la suivirent-ils discrètement à travers la forêt, jusque chez elle. Elle habitait un petit village, fortifié par une palissade de bois que peu d'hommes semblaient défendre. La plupart étaient sans doute en « voyage », eux aussi. Camouflés par les blés, Havbar et ses hommes attendirent l'aurore puis, au cri d'« égorgeons-

les tous ! », Havbar entreprit de faire sa demande en mariage à la fille de la rivière.

Havbar affronta les deux hommes qui gardaient l'entrée du village. Le hasard voulait que ce fussent les frères de la jeune fille. Au terme d'un combat qu'il estimait loyal (on leur avait simplement attaché les mains dans le dos et bandé les yeux), il coupa le premier en deux parties égales grâce à *Breidhöx*, sa hache d'or, et étrangla l'autre de sa main puissante.

Mais il ne suffisait pas à Havbar d'avoir pris la vie de deux hommes valeureux ; il lui fallait, ainsi qu'il l'avait prévu, emporter la jeune fille comme butin ! Ses compagnons s'apprêtaient donc à défoncer la porte de la palissade, lorsque l'un d'eux fut transpercé d'une flèche. Les hommes du village rentraient d'expédition.

À la tête des villageois se trouvait leur chef, Sivord-le-bègue, l'oncle de Signe et de ses deux frères assassinés par Havbar. En les voyant si nombreux, les guerriers de Havbar prirent la poudre d'escampette. On se lança à leur poursuite, mais en vain ! Leur poudre était vraiment d'excellente qualité, et Havbar et ses hommes atteignirent l'orée du bois en un rien de temps. Un cousin de Sivord lui cria :

— Qui es-tu, toi qui nous as attaqués comme un loup ?

— Je suis Havbar-le-rusé, répliqua le fuyard. Et toi, qui es-tu ?

Sivord-le-bègue prit la parole :

— Je... je... su... su... su... is, Si... Si... Si...

Le cousin répondit à sa place :

— Sivord-le-bègue !

— Pourquoi « le bègue » ? demanda Havbar curieux.

— Pa... pa... pa... rrrrr ce... ce...

— Ça va, répondit Havbar, j'ai compris !

Il leva la main et ses guerriers s'enfoncèrent sans plus tarder dans la forêt profonde.

Quelques jours passèrent. Havbar pensait toujours à la jeune baigneuse et élaborait un stratagème pour la revoir. Il était brave et rusé, mais un peu excentrique, aussi l'artifice qu'il inventa pour arriver à ses fins était-il plutôt farfelu. Il était hors de question qu'il se rende en personne au village, où on l'aurait reconnu et, selon toute probabilité, servi en *graiitr*(2) aux chiens.

Tandis qu'il réfléchissait au parti à prendre, il fut distrait par les cris de deux femmes capturées au cours de l'expédition, aux prises avec neuf Vikings.

Havbar observa attentivement ces femmes et une idée lumineuse lui vint. Il s'écria : *Kalverbruskstykke* ! c'est-à-dire « tendon de veau ! », ce qui, dans le contexte, pourrait se traduire par : *Eurêka* ! Sans attendre,

il ordonna aux femmes de se déshabiller et enfila leurs vêtements. Puis il leur coupa les cheveux ras pour s'en faire une perruque et sacrifia ses moustaches, s'arrangeant de telle façon qu'on aurait pu le prendre pour une femme ! Enfin il empoigna *Breidhöx*, sa hache d'or, se couvrit de son casque de guerrier, se saisit de son bouclier de bois recouvert d'argent décoré, revêtit sa cotte de mailles faite d'anneaux de fer, de cuivre et d'or, et se drapa pour finir de sa cape rouge.

Le rusé Havbar entendait se rendre au village de Sivord-le-bègue travesti en valkyrie ! Ainsi pensait-il avoir toutes les chances d'approcher la belle jeune fille. Chez les Vikings en effet, la valkyrie, femme-soldat qui choisissait les guerriers destinés à mourir sur les champs de bataille, était écoutée et respectée ! Elle enseignait aux hommes l'art de la guerre, celui de la fabrication des armes, et aussi comment tisser des vêtements qu'aucune flèche ne pouvait percer.

Ainsi accoutré, Havbar s'empara d'un cheval – les forêts scandinaves étaient riches en chevaux sauvages à cette époque – et galopa vers le village de Sivord-le-bègue.

Aux nouveaux gardes qui surveillaient l'entrée du village et l'arrêtèrent, il lança :

— Puisse Odin tonnante et Thor-le-terrible veiller sur Sivord-le-bègue votre chef ! Je suis une valkyrie : femme par le visage et la pudeur, mais homme par le courage et les armes ! Les dieux m'envoient pour enseigner à qui j'en jugerai digne l'art de choisir les guerriers qui doivent mourir au combat, et celui de filer des vêtements qu'aucune flèche ne pourra percer.

Les gardes hésitèrent un peu. S'ils se souciaient peu de savoir quels soldats sacrifier sur le champ de bataille, ils trouvaient en revanche très utile de savoir filer des vêtements imperméables aux flèches. Ils firent donc entrer la valkyrie et la présentèrent à Sivord-le-bègue. Havbar, sous son déguisement, expliqua son affaire et demanda qu'on lui présente les jeunes filles du village. Quand il reconnut Signe, il s'avança vers elle, se retenant à grand-peine de l'embrasser.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-il d'un timbre aigu pour dissimuler sa voix rauque.

— Je suis Signe Grettirsyorknirømundhrdottir.

— Grettirsyorknirømundhrdottir ? Quel nom charmant ! Puis-je te surnommer Signe-aux-beaux-cheveux ?

— Oui, si cela te plaît davantage, accepta la jeune fille.

— Signe, reprit la fausse valkyrie, je suis prête à t'apprendre des choses admirables, à la seule condition que nul n'entre dans la pièce où nous serons durant mon enseignement.

— J'y consens bien volontiers ! répondit Signe-aux-beaux-cheveux avec un sourire angélique.

Havbar-la- Valkyrie demanda à Sivord s'il approuvait, en tant que

chef du village, le choix qu'il avait fait.

— Je... je... je...

Au bout de quinze secondes, Sivord fit un geste de la tête qui signifiait : « Je suis d'accord. »

Havbar prit congé de Sivord et suivit Signe, qui l'introduisit chez elle. Elle habitait chez son père, Romundhr Sveinson, surnommé Romundhr-le-putois. Celui-ci était très heureux que son enfant ait été choisie.

Fille d'un homme riche, Signe avait une grande chambre et des esclaves.

— Permets-moi, dit Signe, de te montrer moi-même des travaux précieux. Je travaille à une tapisserie pour mon père. M'aideras-tu dans mon ouvrage ?

— C'est que je ne sais point tisser, avoua Havbar un peu confus et sans réfléchir.

— N'est-il pas étrange que vous l'ignoriez, fit remarquer non sans malice une esclave qui accompagnait toujours Signe ? Ne devez-vous pas justement lui enseigner l'art de tisser des vêtements qu'aucune flèche ne peut percer ?

Havbar se tut, de peur de se trahir davantage. Signe ordonna qu'on leur apporte de la bière. Havbar, qui avait soif, en but un demi-tonneau d'une seule traite.

— Jamais je n'ai vu une femme boire autant, s'étonna l'esclave de Signe... et jamais femme n'a si bien supporté l'alcool, ajouta-t-elle.

— Jamais esclave n'a jacassé de la sorte, reprit Havbar en la regardant sous le nez.

Mais Signe ne prêtait point l'oreille aux propos de son esclave, tant elle était charmée par cette valkyrie à la voix singulière et au regard trouble.

La journée passa. Havbar ne quitta pas Signe un seul instant, et lorsque la nuit vint, il dit à celle qu'il aimait :

— Écoute, Signe. Si tu veux que je t'apprenne l'art de choisir les guerriers qui doivent mourir au combat et celui de tisser des vêtements qui résistent aux flèches, il faut que tu renvoies ton esclave. Nous devons rester seules.

— C'est juste, répondit Signe, et elle pria son esclave de sortir de sa chambre. Mais ne peut-on dormir d'abord ? Je n'en puis plus, le sommeil me gagne. Instruis-moi demain.

Signe dénoua ses cheveux ondoyants comme le lin des prés, puis elle ôta ses vêtements et se coucha dans son lit recouvert de peaux d'ours.

— Ne viens-tu pas te coucher ? demanda-t-elle à Havbar.

— Me voici ! répondit-il.

Il enleva son casque et sa cotte de mailles, déposa à terre le bouclier et *Breidhöx*, la hache d'or dont il ne se séparait jamais, et se glissa sous

les lourdes couvertures.

— Pourquoi ton sein n'est-il point rond comme celui des autres femmes ? s'étonna la jeune Signe.

— Parce qu'au pays des dieux, les femmes accompagnent les hommes au combat. Un sein rond serait à l'étroit sous une cuirasse.

— C'est juste, répondit Signe. Que m'apprendras-tu demain ? murmura la jeune fille.

L'astucieux Havbar répondit :

— Demain est un autre jour. Je t'apprendrai d'abord à mêler nos souffles.

Ils nouèrent leurs doigts et marièrent leurs chevelures. La nuit fut longue.

Une saison passa de la sorte. Signe n'avait toujours rien appris de ce que la valkyrie avait prétendu lui enseigner. En revanche, Havbar était devenu son amant. L'esclave de Signe, elle, avait remarqué le gros ventre de la fille de Romundhr-le-putois.

« Ce n'est pas l'enseignement des valkyries qui donne le ventre rond, pensait-elle. Tout cela va mal finir, je le sens ! Oui, ça va mal finir ! ! »

Elle se mit à épier sa maîtresse et son hôte étrange. Une nuit, elle ouvrit la porte de la chambre de Signe et constata que la valkyrie abandonnait ses armes près du seuil. Plus tard, elle pénétra sans bruit dans la pièce éclairée par un rayon de lune, et reconnut sans peine dans Havbar l'un des guerriers qui avaient tenté de prendre le village. S'emparant de ses armes, elle alla sans tarder réveiller Romundhr-le-putois, puis, se pinçant le nez, lui chuchota :

— Réveille-toi, Ô Romundhr-le-putois, debout ! Il ne convient pas de dormir quand un homme est dans le lit de Signe, ta fille !

Romundhr se réveilla en sursaut. Il reprit rapidement ses esprits et bougonna :

— Tais-toi, maudite esclave ! Comment oses-tu salir le nom de ma fille, la plus pure d'entre toutes ? Demain, avant que le soleil se couche, tu seras morte !

L'esclave sortit un instant de la chambre de son maître. Elle inspira une bouffée d'air frais, puis revint sur ses pas et dit dans un souffle :

— Écoute plutôt, et regarde ! Voici les armes que j'ai dérobées à celui qui est dans le lit de ta fille : le casque et le bouclier, la cotte de mailles et cette hache d'or ! Ce n'est point une valkyrie mais un imposteur qui profite des grâces de Signe !

Romundhr tenta de contenir sa colère – ce qui, chez lui, était chose rare. Il fit appeler ses parents, réveilla ses cousins, ses frères et tous ses voisins.

Fort de cette escorte, Romundhr se dirigea vers la chambre de Signe, en fulminant.

« Je ferai dévorer cet homme par les aigles ! », pensait-il furieux.

Arrivé devant la porte, Romundhr frappa trois fois et hurla :

— Sors affronter mes hommes si tu l'oses !

Havbar bondit de la couche et chercha partout ses armes.

— Mon casque ! Ma cotte de mailles ! Mon bouclier ! Et toi, *Breidhöx*, ma hache d'or qui donne la mort ! Où êtes-vous ?!

Les guerriers défoncèrent la porte et se jetèrent sur lui dans une grande clameur. Mais Havbar ne se rendit pas. De ses seuls poings, il étendit trente guerriers, et des plus valeureux, tandis qu'à trente autres il fit mordre la poussière, et que trente autres encore, frappés par lui, s'enfoncèrent dans la mort. Seul Romundhr-le-putois résistait, car Havbar pour le combattre devait retenir son souffle et enfonçait avec rage ses doigts dans ses narines. Il n'avait plus alors que ses pieds pour se défendre. On tenta de l'enchaîner, mais Havbar brisait toutes les chaînes.

L'esclave de Signe, qui observait le combat depuis la cuisine, s'approcha et affirma d'un ton docte :

— Tu ne parviendras jamais à l'entraver avec ces chaînes robustes. Prends plutôt un cheveu de Signe, un seul cheveu d'or, et noue-le autour des mains de Havbar. Ce cheveu, il n'arrivera pas à le rompre.

C'est ce que l'on fit et Havbar fut enfin ligoté. La surprise était grande. Romundhr-le-putois demanda à l'esclave :

— Comment connais-tu la façon d'enchaîner un guerrier, toi, esclave de ma maison ?

Et l'esclave d'expliquer d'un ton suffisant :

— C'est qu'avant que tu me fasses prisonnière pour me réduire en esclavage, j'étais l'épouse d'un roi friand de contes de fées. Or, dans l'un de ces contes, on attachait un ennemi exactement de cette manière !

Les Vikings se réjouirent d'un tel à-propos chez une esclave que l'on croyait inculte et dépourvue d'esprit. Profitant du répit que lui procurait cette diversion, Havbar se tourna vers Signe et lui chuchota ;

— Signe, si tu m'aimes, promets-moi de ne pas me survivre, non plus que l'enfant que tu portes. Quand tu verras au loin s'agiter la cape rouge dont je ne me sépare jamais, c'est qu'ils m'auront pendu au plus grand arbre de la place. Mets alors le feu à ta chambre et à la grande maison de ton père. Ainsi, nous mourrons ensemble.

Signe ne répondit pas : la douleur la rendait muette. Elle redoutait trop de voir flotter la cape rouge de son amoureux.

On traîna Havbar à travers le village. En arrivant au pied du plus grand arbre de la place, celui-ci dit à Romundhr :

— Romundhr, je vais mourir. Tu me dois une faveur. Pends d'abord ma cape rouge à cet arbre. Je voudrais la voir flotter au vent.

— Quel est l'intérêt de voir flotter une cape ? siffla Romundhr avec dédain.

— Je gagnerai quelques instants de vie et, pour un condamné à mort, une seconde vaut une vie entière.

Romundhr ordonna, et l'on suspendit la cape rouge.

Dans la grande maison déserte, Signe attendait le signal fatal. À la vue de la cape qui flottait au vent, elle pensa que son amant était mort. Elle ferma les portes et répandit par terre de l'huile de baleine qu'elle enflamma. La grande maison de Romundhr se mit aussitôt à brûler. Au même moment, on ajustait la corde autour du cou de Havbar.

Le putois allait donner l'ordre de faire rouler la bûche sur laquelle le traître était monté, lorsqu'on entendit soudain résonner une corne : on appelait au feu !

— C'est ta maison qui brûle ! dit-on à Romundhr.

— C'est ta fille qui meurt ! hurla de désespoir un cousin de Romundhr.

— Et c'est le petit-fils que tu n'auras jamais ! entendit-on depuis le brasier. C'était Signe-aux-beaux-cheveux qui criait à son père.

On se rua vers la grande maison en abandonnant Havbar la corde autour du cou. En arrivant chez lui, Romundhr ne vit qu'un immense brasier où se consumaient ses biens et la fille qu'il chérissait plus que tout au monde. Il n'y avait plus rien à faire ! Sivord-le-bègue combattait les flammes avec conviction, mais sans grand résultat. Contre toute attente, Havbar parut alors. Le cheveu d'or qui l'entravait avait pris feu. Libre, il était accouru vers le lieu de l'incendie. Il réclama des armes et, avec courage, pénétra dans la maison. Il voulait sauver Signe : il brûla avec elle. N'ayant pu être unis dans la vie, les amants le furent dans la mort.

Du milieu de tant de désolation, une voix s'éleva, douce et solennelle :

— Pour chacun de nous est fixée une heure dernière, et face aux flèches de la mort il n'est nul bouclier qui vaille !

Surpris, les Vikings se lancèrent des regards incrédules. C'était bien Sivord-le-bègue qui venait de s'exprimer !! L'intense émotion avait fait disparaître son bégaiement ! On raconte qu'à partir de cette tragédie, il ne cessa plus de parler. On en vint même à le surnommer Sivord-le-bavard.

En regardant les cendres fumantes, l'esclave ne cessait de répéter, d'un air condescendant et déplacé qui agaçait tout le monde :

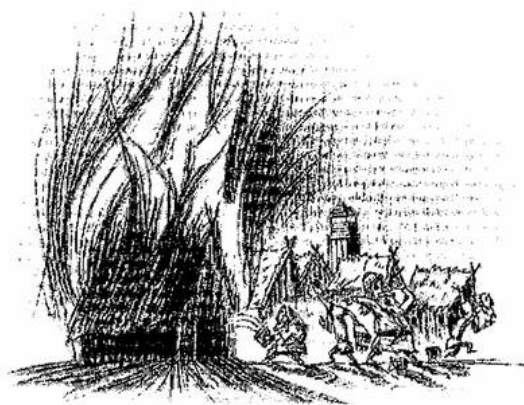
— Je savais que ça tournerait mal, je le savais !

Elle regardait à droite et à gauche à la recherche de signes d'approbation, puis répétait :

— Je savais que ça tournerait mal, je le savais ! Oui, oui, oui...

Cette fois, Romundhr-le-putois perdit patience. Il la saisit par le cou et... Couic ! le lui brisa ! !

Tel fut le sort d'Havbar et Signe. Tous deux sont désormais réunis en un lieu où ils ne connaissent ni la maladie, ni la souffrance ; ni les guerres cruelles, ni la vieillesse tourmentée, et où ils jouissent d'une paix que l'esclave sagace n'aurait, elle, jamais su prévoir...





III

LA FORTERESSE DES DIEUX ET SLEIPNIR, LE CHEVAL À HUIT PATTES

POUR LES VIKINGS, les dieux vivaient sur une terre lointaine à laquelle on ne pouvait accéder qu'en franchissant un arc-en-ciel appelé *Bifrost*. Au pied de cet arc-en-ciel se tenait une sentinelle nommée Heimdall-le-blanc – à cause de la couleur de sa barbe –, dont le travail consistait à souffler dans une corne afin de prévenir les dieux de l'arrivée des géants, leurs ennemis jurés. Une ancienne prédiction disait que les géants traverseraient un jour *Bifrost*, engageant une terrible bataille au cours de laquelle tous périraient. Cette bataille marquerait le crépuscule des dieux, la fin des temps.

En attendant la fin des temps, les dieux songeaient surtout à se protéger des escarmouches qui les opposaient fréquemment aux géants. Dans ce but, ils tracèrent les plans d'une citadelle circulaire, d'une hauteur majestueuse, et dont la muraille entourerait par sept fois Asgard(3). Elle compterait en outre sept tours, sept contreforts, sept fortins, sept fossés et sept glacis.

Les dieux affinaient inlassablement leur projet, tout en sachant qu'ils ne pourraient le mener à bien, n'étant pas eux-mêmes assez habiles pour élever de semblables remparts. Les dieux vikings, on le voit, étaient de grands parleurs, mais de petits faiseurs.

Frigg, la femme d'Odin, envoya un jour un pigeon de par le monde pour annoncer que les dieux cherchaient un artisan susceptible de les aider. Le pigeon revint après un long voyage, et confia à Frigg qu'un maçon s'était dit capable d'élever leur citadelle. Il était en route et ne saurait tarder.

Quelques jours plus tard, Heimdall-le-blanc souffla dans sa corne pour annoncer qu'un homme avait franchi *Bifrost*. Tous les dieux se

réunirent pour accueillir l'étranger.

Le maçon, les vêtements poudreux, salua poliment les dieux et leur dit d'une voix posée :

— J'ai appris que vous cherchiez un artisan pour élever les murs de votre citadelle. Je suis un maître ouvrier inégalable dans la construction des fortifications ! Faites-moi confiance : la citadelle que je bâtirai vous protégera sûrement contre les géants.

— Quelles sont tes conditions ? demanda Odin qui savait que rien ne se fait pour rien.

— Pour réaliser l'ouvrage, donnez-moi le temps de trois saisons : que les fleurs parfumées recouvrent deux fois la plaine où nous nous trouvons.

— Est-ce tout ? s'exclama Odin, surpris qu'un homme soit aussi raisonnable.

— Je veux aussi la Lune et le Soleil, ajouta le maçon.

— Cela est impossible ! tonna Odin.

— Et j'exige en plus Freya, déesse de la beauté, conclut l'ouvrier.

Les dieux furent pris d'un rire inextinguible. Les éclats des rires divins retombaient au sol dans un bruit de verre brisé, comme autant de glaçons fragiles.

— Tu es un fou, ou un homme téméraire, ou bien les deux ! déclara Odin, père des dieux et des hommes. Quitte ce lieu avant que je ne te fasse dévorer par Hugin et Munin, mes corbeaux.

L'ouvrier ne dit mot, et il s'apprêtait à rentrer chez lui lorsque Loki, le dieu du mal, le chicaneur, la honte et le calomniateur des dieux le retint. Il désirait discuter en privé de la proposition du maçon.

— S'il s'agit d'un fou ou d'un téméraire pourquoi ne pas en profiter ? proposa-t-il aux autres dieux. Mais accordons-lui seulement six mois.

— C'est trop peu ! commenta un autre.

— Comment pourrait-il terminer l'ouvrage ? s'exclama Odin.

— Nul n'en serait capable ! trancha Heimdall.

— C'est ce que je pense moi aussi, opina Loki. Toutefois, si nous lui promettons ce qu'il a demandé, il sera peut-être tenté d'accepter, et alors...

— Et alors ? demanda Freya, dont les yeux brillaient de rage.

— ... et alors il nous construira une bonne partie de la muraille, termina Loki.

Freya était inquiète : si le maçon parvenait malgré tout à terminer l'ouvrage, elle devrait le suivre !

— Tu peux dormir tranquille Freya, la rassura Loki. Puisque le maçon ne pourra satisfaire les conditions exigées, nous ne lui donnerons rien du tout. Il s'estimera trop heureux qu'on lui laisse la vie sauve. Mais peut-être qu'il aura construit un tiers de la forteresse,

et c'est déjà quelque chose.

Odin exposa leurs conditions au maçon :

— Nous ne t'accordons qu'une seule saison pour accomplir ton ouvrage, et tu auras ce que tu souhaites. Mais tu travailleras seul, sans l'aide de quiconque.

— Tu demandes là l'impossible Odin, et tu le sais... grommela le maçon. Laisse-moi au moins Svadilfari, mon cheval de trait.

— Tu travailleras seul ! cria Odin.

— Je me ferai aider par Svadilfari ! répondit d'autorité le maçon, d'une voix si forte qu'elle n'avait plus rien d'humain.

Loki murmura alors à l'oreille d'Odin :

— Bientôt ce sera l'hiver... la saison tu le sais n'est pas favorable aux travaux et la neige entravera les mouvements de la bête de somme. Que t'importe que cet idiot s'aide de son cheval ?

« C'est vrai », pensa Odin.

Un pacte fut rédigé. On y établissait que si une seule pierre manquait à l'édifice, le maçon ne pourrait réclamer comme prix de ses fatigues ni le Soleil, ni la Lune, ni Freya, splendeur entre les femmes. Cependant, le maçon exigea que l'on garantisse sa sécurité durant la construction des murailles. Il craignait que les dieux ne lui jouent des tours dans le but de retarder la construction.

Odin jura solennellement au nom de tous les dieux et le pacte fut conclu.

À l'aube du premier jour, le maçon se mit à l'œuvre. Il traça d'abord la ligne où devaient s'ériger les murailles, puis les ouvertures correspondant aux sept portes monumentales. Ensuite, ayant attelé Svadilfari à une charrue, il creusa les fondations et y transporta des pierres ; il s'agissait de masses hautes comme des montagnes, taillées dans le granit le plus dur, et l'étalon les traînait derrière lui comme des fétus de paille. L'animal fournissait une somme de travail incomparablement plus grande que celle de son maître.

Le père des dieux était nerveux.

— Ne t'en fais pas Odin, disait Loki, à ce rythme, ils s'épuiseront bientôt.

À l'aube du second jour, le maçon creusa sept fossés et détourna un fleuve – il y a plein de fleuves dans le monde des dieux – qui les remplit rapidement de ses eaux boueuses.

À l'aube du troisième jour, la pluie était abondante, les chemins fangeux et impraticables. Pourtant l'artisan et son cheval travaillaient. La nuit, le maçon chargeait les pierres et dressait les plans de la forteresse ; le jour, il érigeait des murs et des bastions qui furent rapidement si hauts que l'ouragan lui-même n'aurait pu souffler par-dessus.

— Un simple humain peut-il autant travailler ? se demandait Freya, anxieuse.

Il ne resta bientôt plus que trois jours pour achever les travaux, et seule manquait encore la porte sud. Le maçon allait relever le pari des dieux. Freya était au désespoir.

— Est-il possible que la plus belle des déesses finisse dans les bras de ce simple maçon ? s'alarmait la douce Frigg, déesse de la fertilité, femme d'Odin et maîtresse du ciel.

— Je sacrifierais volontiers ma toison dorée si cela pouvait sauver Freya la belle, dit Sif aux cheveux d'or, femme de Thor.

Freya, seule dans un coin, sanglotait. Il était impossible de rompre le pacte, il en allait de l'honneur du père des dieux.

— Comment avons-nous pu souscrire à un pacte pareil ? hurla Odin en colère. Nous risquons à présent de perdre le Soleil et la Lune, et Freya la belle, notre prêtresse, deviendra la femme d'un maçon !

Les regards des dieux se tournèrent alors vers Loki. Ils firent un cercle autour de lui et l'accusèrent d'être responsable de cette situation catastrophique. On lui fit comprendre qu'il avait tout intérêt à ce que le maçon ne termine pas son travail.

— Soit. Je veillerai à ce que le maçon échoue, mais je ne peux rien vous promettre...

Sans attendre, Loki se transforma en ver et s'enfonça dans les entrailles de la terre, échappant ainsi à la colère des dieux.

La nuit tomba. *Bifrost*, le pont enchanté, s'éteignit. Seules les étoiles et la lune resplendissaient. Cette nuit-là, comme bien d'autres avant elle, le maçon conduisit son étalon vers la carrière de granit pour y chercher les derniers morceaux gigantesques. La forteresse d'Asgard serait achevée comme prévu !

— En avant Svadilfari, l'encouragea l'ouvrier, c'est le dernier voyage et à nous le Soleil, la Lune et Freya, belle entre toutes !

L'animal avançait en traînant les masses énormes qui creusaient des vallées dans le sol meurtri. Arrivés au pied de la forteresse, ils traversèrent les sept fossés que protégeaient sept fortins munis d'un pont-levis, puis descendirent les sept glacis et franchirent autant de terre-pleins.

Le maçon était fier de lui. Les tours s'élançaient fièrement dans le ciel. Il était encore tout absorbé par la contemplation de son œuvre quand une jument sortit de la forêt et courut vers Svadilfari en poussant les hennissements que font les chevaux lorsqu'ils veulent s'accoupler pour avoir des petits. L'étalon reconnut l'appel. Il devint fou, se cabra et... brisa ses mors. La jument galopa vers la forêt, où Svadilfari la suivit au grand désespoir de son maître. Il s'élança à sa poursuite, mais c'était peine perdue. L'homme se prit les pieds dans une racine de chêne et tomba si rudement face contre terre qu'il se

cassa les dents. Un épais sang noir jaillit de sa bouche, tandis que des larmes de colère coulaient de ses yeux, L'ouvrier savait que sans l'aide de son cheval il ne finirait pas l'ouvrage à temps. Sous l'emprise d'une épouvantable fureur, son corps enfla et se déchira, laissant apparaître celui d'un géant, qui avait imaginé ce stratagème pour dérober aux dieux le Soleil, la Lune et Freya. Odin et les autres dieux l'apercevant se préparèrent au combat. Thor le tonnant, ennemi juré de la race des géants, lança *Mjölnir*, son marteau, fléau massacreur, qui brisa le crâne du gigantesque imposteur.

Comme il ne restait plus que sept mètres de forteresse à construire, les dieux se mirent à l'ouvrage et la terminèrent eux-mêmes.

Nul ne revit plus jamais Svadilfari.

Et Loki ? Qu'est-il advenu de Loki, me demandez-vous ?

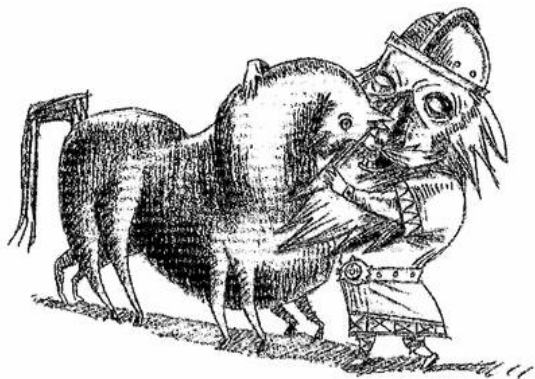
Un an plus tard, les dieux festoyaient quand Loki apparut, tenant par la bride un poulain aux jarrets puissants et à la robe gris cendré. Ses yeux étaient d'un bleu pur et sa crinière blonde. Mais la chose la plus admirable était que ce poulain avait huit pattes.

— Il n'y a là rien de bien étonnant, expliqua Loki aux dieux qui, intrigués, observaient l'animal. Comment dire... je l'ai engendré avec Svadilfari... j'avais pris la forme d'une jument pour empêcher le maçon de finir son travail et...

Les dieux éclatèrent de rire. Loki et Svadilfari ! Loki engendrant un cheval à huit pattes ! Le vilain, vexé, s'assombrit comme une nuit de tempête. Mais rien n'arrêtait le rire des dieux, et Loki se mit finalement à rire lui aussi. Après réflexion, la situation lui apparaissait plutôt loufoque ! Il dit au père des dieux :

— Puisque tu regardes ce poulain avec admiration, je t'en fais cadeau Odin ! Prends-le ! Il deviendra le meilleur destrier qu'on verra jamais parmi les hommes et les dieux. Grâce à ses huit pattes, il ne connaîtra jamais la fatigue. Il te transportera à travers le monde à la vitesse de la pensée.

C'est ainsi qu'Odin le Très Sage, le Père des hommes et des dieux, possède un cheval à huit pattes, qu'il a nommé Sleipnir, dont il a fait son inséparable compagnon, en temps de guerre comme de paix.





IV

LE TUEUR DE DRAGON

IL ÉTAIT UNE FOIS un chef viking du nom de Björn, ce qui signifie « ours » dans la langue des hommes du Nord. On ne savait plus trop pourquoi on l'avait nommé de cette manière : certains prétendaient que c'était à cause de son caractère, d'autres parce qu'il était gourmand de miel, et sa femme parce qu'il dormait tout l'hiver.

Ce jour-là, Björn revenait de la chasse suivi d'Affald, son chien fidèle. En chemin, il rencontra des paysans qui se hâtaient vers Uppsala, une grande ville où de puissants guerriers s'étaient réunis. Le roi d'Uppsala, Hrolf-le-borgne, y organisait un tournoi au terme duquel la force de chacun serait récompensée selon son mérite.

Björn était lui-même un homme hardi, dont la vigueur égalait celle des meilleurs manieurs d'épée. Il décida de se rendre dans la ville du roi Hrolf et de concourir, lui aussi, pour l'honneur et pour le sang. Mais avant de se mettre en route, il prépara un message pour prévenir sa femme : « Je pars pour Uppsala. De retour dans quelques jours. Ton gros ours. » Il l'attacha au cou de son chien, qu'il renvoya vers la maison.

Björn marchait vers le nord depuis un certain temps. La nuit tombait et un épais brouillard recouvrait la lande. Un mauvais crachin trempait ses vêtements. Björn avait froid et ne savait plus où il se trouvait. Il avançait seul dans cet endroit désolé, quand la lueur d'une chaumière se détacha lentement des ténèbres. Björn remercia le dieu des voyageurs ! C'est qu'il commençait à craindre ce lieu où il risquait de mourir de froid ou, pis encore, de succomber, englouti par quelque marais.

Il arriva au seuil d'une pauvre mesure aux murs de boue séchée. À la forte odeur de crottin, il sut qu'il s'agissait d'une demeure de paysans déguenillés, sans sou ni maille. Tous devaient être affamés, car il entendit deux ou trois vaches enragées meugler dans l'étable située un

peu plus loin.

Björn frappa à la porte de la chaumine. Un homme assez âgé lui ouvrit. On voyait à ses mains et à son dos voûté qu'il avait travaillé la terre sa vie durant. Björn retira son casque et demanda poliment à cet homme s'il pouvait lui offrir l'asile pour une nuit. Le paysan lui répondit qu'il ne fermait jamais sa porte à un étranger.

— Vous devrez cependant vous contenter de notre ordinaire : une soupe aux cailloux et une salade aux chardons.

— Ne vous en faites pas mon brave, répondit Björn avec entrain, j'ai guerroyé souvent en Angleterre !⁽⁴⁾ J'ai l'habitude de ces repas !

Björn entra. Le paysan demanda à sa femme d'apporter des vêtements secs et les offrit à son hôte. Björn le remercia et lui posa plusieurs questions sur le roi Hrolf et son tournoi. Il voulait savoir aussi s'il était encore loin d'Uppsala.

— À moins d'un jour de marche, soupira le vieux. Tu vas donc chez Hrolf-le-borgne ?

— Telle est en effet mon intention » repartit Björn.

— Tu y seras bien reçu, comme le sont d'ordinaire tous les guerriers au bras solide et à la poitrine de taureau.

À cet instant précis, la femme du paysan, qui préparait la soupe en silence, fondit en larmes. Elle poussa de longs gémissements et s'affaissa dans un sanglot.

— Femme, qu'est-ce qui te cause tant de chagrin ? la questionna Björn.

— Mon fils, Hott, est parti un jour chercher du travail chez Hrolf-le-borgne. Mais les guerriers de Hrolf se sont moqués de lui. Comme mon fils est timoré et peu habile au combat – il préfère battre les blés que les hommes –, les guerriers de Hrolf en ont fait leur souffre-douleur ! Ils le retiennent contre son gré pour se distraire à ses dépens lors des banquets.

— Voilà qui n'est pas très honorable ! s'exclama Björn.

— Un jour, continua la vieille en tournant sa soupe, je suis allée à Uppsala pour prendre de ses nouvelles. J'ai vu à quel jeu étrange et cruel ils jouent avec mon fils : ils lui lancent au visage des os, parfois très gros, de sanglier, de cerf et de bœuf, qui restent après les festins. Ce faisant, ils le blessent parfois gravement. Si tu vas chez Hrolf, aide mon fils, je t'en supplie !

Et la vieille tomba sur le sol, rompue de douleur. Le vieux, pour la ranimer, lui donna une cuillerée de soupe. La vieille roula les yeux et revint à elle. Björn s'agenouilla à ses côtés, lui prit la main et lui murmura à l'oreille :

— Femme, ce que tu dis m'attriste. Ce jeu n'est pas digne de combattants valeureux. Calme-toi. Demain, quand je serai chez Hrolf, je veillerai à ce que nul ne fasse de mal à ton fils. Je t'en donne ma

parole.

Ils mangèrent et allèrent au lit. Björn dormit mal : il partageait sa paillasse avec deux ou trois souris et trois mille puces au moins.

À l'aube, il remercia ses hôtes et, en se grattant, se dépêcha vers Uppsala.

Quand il arriva, vers la fin de la journée, il se dirigea sans tarder vers une longue maison, la plus imposante de toutes, qui était la demeure de Hrolf-le-borgne. Il entra et, sans en demander la permission, se hâta vers la salle de banquet.

Les murs de la salle étaient recouverts de boucliers pris à l'ennemi et de tapisseries évoquant les exploits de Hrolf. Sur les grandes tables de chêne, déjà dressées dans l'attente du festin, étaient posés quelques crânes humains décalottés dont on avait fait des verres pour boire une bière très forte. Dans un coin, une armure criblée de flèches devait servir de cible pour les jeux d'adresse. Dans un autre coin s'élevait une sorte de muret composé d'ossements de différentes grandeurs, duquel s'exhalaient des soupirs navrés et inconsolables.

Björn s'en approcha. Ce rempart grotesque protégeait un jeune homme sale et dépenaillé, qui poussa un cri à la vue de Björn.

— Ne me tue pas ! Ne me tue pas ! Je t'en prie, ne me lance pas d'os au visage ! Attends au moins que la fête commence !

Björn sut évidemment qu'il avait affaire au fils des paysans.

— Tu es Hott, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est moi. Mais ne me tuez pas ! Ne me lancez pas d'os au visage ! répétait le jeune Hott en pleurnichant.

Björn le prit par la main et l'emmena dans la cour. Il le fit se laver dans un puits d'eau claire et lui prêta des vêtements propres. L'heure du repas approchant, il retourna chez Hrolf-le-borgne avec le garçon, qui s'assit à son côté.

Les invités de Hrolf entrèrent un à un dans la grande salle, lançant de furtives œillades à Hott-le-peureux. Quelques-uns souriaient méchamment et faisaient semblant de lui lancer des os. À chaque feinte, Hott poussait un cri strident et se mettait à brailler, ou bien se serrait contre le flanc de Björn. Dans la salle, on riait et on les montrait du doigt.

« Honte à toi, couard que tu es ! » songeait Björn avec irritation.

Chacun avait enfin pris sa place selon le rang qu'il occupait auprès de Hrolf et personne n'avait encore adressé la parole à Björn. Le festin commença. Quand on eut mangé un bœuf entier et trois moutons, on nettoya les os de la chair qui pendait encore, et on commença à les lancer avec force vers Hott et Björn.

Björn ne réagissait pas. Pour sa part, Hott tremblait tant qu'il était incapable d'avaler le moindre morceau de viande, de boire la plus petite gorgée de bière.

Soudain, voyant un énorme genou de bœuf fendre l'air, Hott avertit Björn :

— Attention ! Un gros os vole vers nous !

Impassible, Björn saisit l'os au vol et le jeta à la tête de celui qui l'avait lancé.

L'homme le reçut entre les deux yeux et tomba raide mort.

Cette riposte inattendue provoqua un tohu-bohu, qui attira sur eux l'attention du roi Hrolf. On lui expliqua que l'étranger venait de tuer l'un de ses guerriers et que, par conséquent, il devait être mis à mort sur-le-champ. Hrolf voulut toutefois savoir comment les choses s'étaient déroulées, et lorsqu'il apprit à quel jeu stupide on avait joué aux dépens d'un étranger, hôte dans sa demeure, il piqua une terrible colère.

Il exigea de parler à Björn.

— De qui es-tu le fils et que viens-tu faire ici ? demanda Hrolf.

— Je viens d'entendre tes hommes me surnommer « La-sentinelle-de-Hott », mais je suis Björn, fils de Harald, riche en troupeaux. Je suis venu pour participer à ton tournoi.

— Tu es sans contredit un homme fort, si tu es capable de tuer quelqu'un en lui lançant un seul os. Cependant, selon notre coutume viking, il te faudra me dédommager, car tu as tué l'un des miens.

— Cet homme n'a eu que ce qu'il méritait, lança dignement Björn.

— Néanmoins, insista Hrolf, tu me dois l'équivalent de ce qu'il valait. Veux-tu entrer à mon service et devenir mon soldat ?

Björn aimait trop la liberté, aller à la chasse avec Affald et dormir tout l'hiver, pour s'astreindre à la discipline militaire. Il répondit sagement :

— Je ne crois pas que ma femme veuille venir à Uppsala ! En revanche, si tu acceptes que nous nous asseyions plus près de toi que le guerrier que j'ai envoyé chez Hel(5), je ferai de Hott un brave guerrier.

— Je doute que tu puisses faire de ce pleutre un combattant valeureux. Mais je consens à te voir plus près de moi, rétorqua Hrolf-le-borgne. Reste dans ma maison jusqu'à la fin du tournoi. Si après ce terme Hott n'est pas devenu un guerrier digne de celui que tu as tué, je le mettrai moi-même à mort.

Björn et le jeune Hott changèrent de place. Hott s'agrippait toujours à Björn, terrorisé par les regards et les cris des buveurs.

Le temps passa. Le tournoi battait son plein, mais Björn doutait chaque jour davantage qu'il réussirait à insuffler le courage dans le cœur de Hott. Pourrait-il un jour en faire un soldat intrépide ? Björn songea aux larmes de la vieille paysanne et à ses soupirs. En cas d'échec, elle ne reverrait plus jamais son fils ! Hrolf-le-borgne le tuerait.

Une autre semaine s'écoula en jeux, en festins et en tournois. Le huitième jour, Björn vit que les hommes affichaient une mine sombre. Personne ne parlait ni ne riait plus pendant les repas.

Il en demanda la raison à Hott, qui lui expliqua, un trémolo dans la voix :

— Voilà maintenant deux ans que les nuits de pleine lune qui précèdent la fête de Jol(6), une terrible créature ailée se présente devant la ville.

— Tu veux parler d'un dragon ? précisa Björn.

— C'est cela même, répondit Hott en se cachant sous la table.

— Il vole au-dessus des champs et détruit les récoltes, il dévore les troupeaux et massacre quiconque s'oppose à sa force brutale, poursuit un guerrier assis en face de Björn. Nulle arme ne peut blesser ce monstre et aucun champion ne peut l'abattre. Or on redoute son retour pour cette nuit, car c'est la pleine lune.

Le roi Hrolf prit alors la parole :

— Je vous interdis à tous de vous mesurer au monstre. J'ai déjà trop perdu d'hommes valeureux contre cette bête !

Björn caressa de sa main droite le pommeau de *Dainsleif* son épée forgée par des nains, qui ouvrait des plaies impossibles à refermer. Il projetait de faire d'une pierre deux coups : tuer la bête et faire enfin de Hott un véritable guerrier.

En pleine nuit, alors que tous dormaient ou avaient fui la ville pour éviter de rencontrer le dragon, Björn se leva. Il empoigna *Dainsleif* coiffa son casque, réveilla Hott et l'entraîna dans la ville à la recherche de la bête effroyable.

Hott avait encore les paupières lourdes de sommeil lorsqu'il aperçut le dragon ! Il allait hurler, mais Björn lui appliqua une main devant la bouche :

— Pas un son, poule mouillée ! Plaque-toi au sol et ne bouge plus ! !

Björn, à pas de loup, s'approcha du dragon, prêt à l'affronter. Hott mordait la terre et ses doigts s'enfonçaient dans le sol. Il ne voulait pas regarder comment le dragon tuerait son protecteur !

Hott entendit les bruits typiques de la lutte : l'épée de Björn qui fendait l'air et l'homme qui s'essouffait, les glapissements du dragon. Puis une sourde lamentation, épouvantable dans l'obscurité, arriva aux oreilles de Hott, suivie d'un grand silence.

Il releva la tête, certain de voir Björn noyé dans son sang. Tout au contraire ! Björn bien vivant extrayait *Dainsleif* du ventre du monstre ailé, réduit à l'état de carcasse grotesque et sanglante.

— Hott, par ici ! ordonna Björn d'une voix de tonnerre.

Le jeune homme chancelait, tétanisé par la peur.

— Maintenant, tu vas boire ce sang et tu mangeras ce cœur, lui ordonna Björn. Sa force et son courage deviendront tiens, et désormais

aucun des guerriers de Hrolf ne sera ton égal.

Hott fit une moue de répugnance.

— J'ai bien mangé la soupe de ta mère, moi ! bougonna Björn pour l'encourager.

« Quel homme intrépide », songea Hott en regardant Björn. Aussi, pour ne pas décevoir son compagnon, et pensant à la soupe familiale, il mangea le cœur du dragon et but son sang. Il s'exclama aussitôt :

— À partir de maintenant, je n'aurai plus peur de personne !

— Voilà qui est digne d'un brave ! conclut joyeusement Björn. Mais il faut à présent convaincre Hrolf et ses hommes de ta valeur.

Björn et Hott-sans-peur – comme on l'appela dès lors – redressèrent le monstre. Ils l'appuyèrent contre un chêne, enfilèrent des pieux dans ses membres, déplièrent son cou et déployèrent ses ailes. Le dragon donnait ainsi l'impression de vivre encore et d'être prompt au combat. Ils rentrèrent ensuite dans la ville et retrouvèrent leur paillasse.

Aux premières lueurs de l'aube, un garde sonna l'alerte, annonçant que le dragon était aux portes de la ville. Tous les hommes s'armèrent mais personne n'osa sortir de l'enceinte... Personne, sauf Hott !

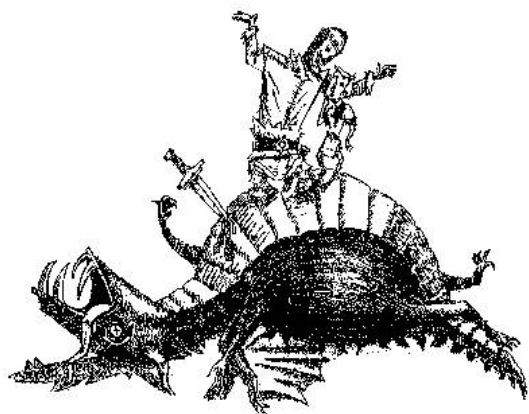
Ce dernier s'avança en courant, fit trois parades avec une épée à deux tranchants et coupa le cou de la bête qui s'affaissa. Impressionné, Hrolf-le-borgne félicita Björn :

— Il semble que tu aies relevé mon défi en faisant de ce couard un homme sans peur et un guerrier sans reproche.

Björn répondit par un sourire.

Quelques jours passèrent en festins, durant lesquels on chantait l'exploit de Hott-sans-peur. On en oublia le tournoi ! Enfin, on donna un cheval à Björn qui s'en fut rejoindre sa femme et Affald, son compagnon canin. En passant près de la chaumière des paysans, il rassura la vieille mère, lui raconta comment son fils avait terrassé un dragon et reprit sa route. Pour le remercier, la vieille glissa dans sa besace un peu de son rôti de sabot au chiendent.

— Un petit en-cas pour la route ! lui confia-t-elle avec un sourire édenté.





V

TYR ET LE LOUP FENRIR

IL Y A très longtemps, dans la forêt de Jern, vivait une géante à l'haleine vraiment épouvantable qui s'appelait Angrbodha. Elle n'avait qu'à souffler sur un champ de marguerites pour qu'elles se fanent aussitôt. Angrbodha était très seule, et cette solitude accentuait son mauvais caractère, typique des géants. Pour tuer le temps, elle se mit à étudier la magie, et quand ce fut chose faite, elle entreprit de tuer les gens : père, mère, enfants.

Odin, qui voit tout, décida d'intervenir. Aidé des autres dieux vikings, il éleva un énorme bûcher et y jeta la géante.

Seul Loki, le terrible démon du mal, n'avait pas assisté à l'exécution. Lorsqu'il arriva près du bûcher, attiré par l'odeur de rôti, Angrbodha avait déjà été dévorée par le feu, mais son cœur palpitait encore parmi les braises. Loki n'avait pas mangé depuis un certain temps, et en voyant ce cœur bien chaud, il fut saisi d'une irrésistible fringale. Il le sortit délicatement du feu et... l'avalala !

Sur le moment, il ne ressentit rien de spécial, mais peu à peu son ventre se mit à grossir comme celui d'une femme enceinte.

Pour éviter que l'on se moque de lui et de son gros ventre, Loki se réfugia dans une caverne où il demeura le temps de donner naissance à trois créatures effrayantes : l'une avait la forme d'un serpent aux écailles tranchantes comme des rasoirs. Loki lui donna le nom de Jormungand. L'autre était un loup que le dieu appela Fenrir, et la dernière ressemblait à une jeune fille : elle avait un buste généreux, un front blanc, des yeux d'un bleu intense. Cependant, le visage de cette jeune fille, des yeux au menton, était celui d'un cadavre et ses bras étaient décharnés, squelettiques ! Loki la nomma Hel.

Loki n'avait pas l'intention d'assumer cette triste progéniture. Aussi, après leur naissance, le dieu abandonna ses enfants dans la caverne et

rentra au pays des dieux. Il ne voulait rien leur dire – toujours de crainte d'être raillé –, mais les nouvelles voyagent vite ! Les trolls, qui creusent sans relâche des mines dans les montagnes, avaient découvert ce qui s'était passé dans la caverne et en avaient aussitôt informé Odin. Voyant que tous les dieux étaient au courant, Loki, rouge de honte, partit se cacher à l'autre bout de la terre, sous une grosse montagne.

L'idée que Loki avait mis des enfants au monde consterna les dieux : rien de bon ne saurait naître d'un être aussi perfide.

Odin était le plus ennuyé. Les enfants de Loki ne risquaient-ils pas d'être dangereux ? Et que faire d'eux ? Il décida de prendre conseil auprès du puits du destin, à Urd.

Pour avoir le droit de l'interroger, il fallait lancer une pièce de monnaie dans le puits. Une voix issue des profondeurs répondait alors à la question posée. Celle-ci assura à Odin que mille malheurs viendraient de ces créatures enfantées par Loki. Le père des dieux regagna tristement sa demeure et demanda à Thor d'aller chercher Jormungand, Fenrir et Hel au fond de leur caverne.

Lorsque le dieu du tonnerre revint avec les trois enfants de Loki, Odin saisit délicatement le serpent pour ne pas se couper sur l'une de ses écailles et le jeta dans la mer. Les eaux de l'océan, plutôt que de l'engloutir, eurent un effet extraordinaire sur le serpent : il crût de façon démesurée jusqu'à entourer le monde entier ! Heureusement, au plus profond de la mer, il ne pouvait nuire à personne !

Le père des dieux revint près de Hel. Elle ressemblait tant à un cadavre qu'il décida de l'exiler dans les profondeurs de la terre, au royaume de l'obscurité.

— Tu régneras sur les morts ! lui ordonna Odin.

Hel partit établir son empire dans le plus souterrain des mondes.

Quant au loup Fenrir, contrairement aux deux autres qui étaient nés adultes, ce n'était encore qu'un louveteau. Les dieux attendris lui offrirent un sort plus enviable.

— Il est si petit, laissons-le en liberté. Quel mal pourrait-il nous faire ? suggéra Thor en caressant la bête.

Tout heureux, Fenrir courait dans le pays des dieux. Il mangeait à sa faim, croquant les os des banquets qu'on lui laissait. Cependant, il doublait de poids chaque jour et devint rapidement si énorme qu'aucun dieu n'osa plus l'approcher, de crainte d'être dévoré. Il n'y avait guère que Tyr, le dieu de la guerre et le plus courageux des fils d'Odin, pour l'aborder, le caresser et lui porter à manger. Mais Fenrir continuait tant à grandir qu'il devenait une réelle menace pour les dieux.

— Si ce loup continue de grandir, que ferons-nous de lui ? demanda

Tyr à Odin. Cette bête est forte, rapide et ses crocs sont affilés comme la lame de mon épée !

Le père des dieux était soucieux et décida de retourner à Urd pour interroger le puits du destin. Après avoir reçu une pièce d'or, la voix venue des profondeurs fut sans équivoque : Fenrir contribuerait à la ruine des dieux en déchirant Odin de ses puissantes mâchoires, lorsque viendrait la fin des temps. Il était impératif de le mettre dès maintenant hors d'état de nuire.

Sur le chemin du retour, Odin s'arrêta chez des nains connus pour la solidité des chaînes qu'ils fabriquaient. Il en choisit une, la plus grosse qu'il put trouver.

Aussitôt arrivé chez les dieux, il donna la chaîne à Tyr et le pria d'enchaîner le loup. Tyr s'approcha de l'enclos qu'il avait construit pour Fenrir et lui dit :

— Je parie que si je t'attache avec cette chaîne tu ne pourras pas la rompre.

Fenrir, certain de sa puissance, répondit avec un rien d'arrogance ;

— Je vois qu'elle est robuste, mais je suis plus fort encore !

Fenrir fut entravé par la chaîne, qu'il rompit presque aussitôt. Tyr, malgré son inquiétude, félicita la bête et rapporta à Odin ce qui s'était passé.

— Je demanderai aux nains de fabriquer une autre chaîne, plus grosse et plus robuste que la première, décida Odin.

— Fenrir a rompu notre chaîne ?! s'exclama un nain incrédule quand Odin vint leur demander d'en forger une plus solide.

En guise de preuve, le dieu montra aux nains les maillons tordus et cassés.

— Au travail ! commanda un autre nain, il y va de notre renommée !

Quand la seconde chaîne fut prête, Tyr l'emporta jusqu'à l'enclos.

— Si tu réussis à briser pareille chaîne, je suis certain, Fenrir, lui dit Tyr, que tu te feras une réputation dans l'Univers tout entier.

L'énorme loup trouva en effet que la seconde chaîne était plus résistante que la première, mais il ne doutait pas non plus que ses forces eussent augmenté depuis la fois précédente. Il accepta donc l'épreuve de Tyr, qui lui passa la chaîne autour du cou, du corps et des pattes. À peine Fenrir fut-il attaché qu'il s'agita, s'arc-bouta et se secoua avec une telle violence qu'il fit éclater la chaîne en plusieurs points. Des fragments de fer volèrent dans toutes les directions.

Les dieux, catastrophés, se mirent à douter de la possibilité d'emprisonner Fenrir.

— Pourtant, s'écria Odin en tapant du pied, nous devons trouver à tout prix une solution !

Les dieux étaient terrorisés par ce loup qui s'attaquait à tout ce qui

bougeait et mangeait tout ce qui lui tombait sous le croc. Il était devenu si gros que l'enclos ne le contenait plus !

Pour la troisième fois, Odin s'en fut à Urd interroger le puits du destin.

— Que faire à présent ? demanda le dieu désespéré.

Une voix du fond du puits lui répondit :

— Odin, tu sais que si tu veux mon conseil, tu dois jeter quelque chose dans le puits.

Le père des dieux fouilla dans son sac et s'apprêtait à jeter une pièce d'or, quand la voix le retint :

— Non ! point d'or aujourd'hui ! Si tu veux savoir comment entraver Fenrir, arrache-toi l'œil droit et jette-le dans le puits. Mon conseil est au prix de ce sacrifice.

Odin, sans hésiter, prit sa dague et l'enfonça dans son orbite droite jusqu'à ce que l'œil lui tombe dans la main. Il le lança ensuite au fond du puits en tenant sa tête, qui le faisait souffrir atrocement.

La voix du puits résonna alors :

— Va dans le pays de Svartalfheim. Tu y trouveras un *dværg*(7) des montagnes nommé Skirnir. C'est un artisan plus qu'habile, et surtout un sorcier sans pareil. Il saura confectionner des liens pour Fenrir.

Odin s'assit sur le sol et se banda le front afin d'arrêter l'hémorragie, puis sortit un huchet(8) de son sac et y souffla à pleins poumons. C'était le signal pour appeler Sleipnir, son cheval à huit pattes. À l'instant même l'animal arriva : il galopait à la vitesse de la pensée.

— Sleipnir, ordonna Odin au prodigieux cheval, conduis-moi chez Skirnir le *dværg* !

Il chevaucha sa monture qui hennit et déta la aussitôt. Il sembla à Odin qu'ils étaient à peine partis lorsque le cheval s'arrêta devant une forge située au fond du fjord Skummetmælk.

Odin exposa au *dværg* les raisons de son voyage, mais le petit être refusa de travailler pour les dieux.

— Pourquoi ferais-je cela pour toi Odin ? Te dois-je donc quelque chose ?

Odin tenta de le convaincre, faisant preuve de grande éloquence : son discours fut persuasif et emporté. Rien à faire. Obstiné, le *dværg* ne voulait rien savoir. Odin comprit que s'il voulait être entendu, il devait parler une langue universelle : celle de l'argent. Il offrit au *dværg* une montagne de pièces d'or. Le *dværg* lança une œillade discrète à toutes ces pièces et ébaucha un petit sourire qui signifiait :

— Soit ! Je n'en demandais pas tant ! Au travail !

Une heure plus tard, Skirnir sortit tout noir de son atelier et confia à Odin le fruit de son travail. Le père des dieux était perplexe. Il tenait dans ses mains non pas une chaîne de fer solide mais un ruban de soie digne des meilleurs travaux de passementerie(9). Skirnir lui donna sa

parole que rien au monde n'était plus résistant que ce ruban car il était fait du bruit des pas d'un chat noir, des poils d'une femme à barbe, des racines d'une montagne, d'ongles de fleurs, de toux de poisson et de lait d'oiseau.

Odin monta sur Sleipnir, remercia Skirnir et s'en retourna chez les siens.

De son œil restant, Odin vit les autres dieux au désarroi ! Fenrir avait doublé de taille depuis la veille !

— Qu'est-il advenu de ton œil ? s'informa Thor.

— Je vous raconterai tout plus tard ! s'exclama Odin. Il n'y a pas une seconde à perdre ! Que Tyr aille vite chercher le loup et qu'il l'amène sur l'île de Lyngvi, au centre du lac Amsvartnir !

Tyr alla chercher le loup et tous deux rejoignirent les dieux sur l'île de Lyngvi.

Odin montra le ruban au loup :

— Regarde bien ce ruban, Fenrir. Je parie que tu ne peux le déchirer de tes crocs.

— Quelle turlupinade ! grogna le loup.

Il prit le ruban dans sa gueule mais ne parvint même pas à en abîmer un seul fil.

— Tu me sembles bien faible ! dit Odin. Que dira-t-on de toi si l'on apprend que tu n'es pas capable de rompre un stupide fil ?

— On ne le dira pas ! hurla Fenrir qui écumait de rage, semant l'effroi parmi les dieux.

— Fort bien, conclut Odin. Alors voyons si tu parviens à te libérer lorsqu'on t'attache avec ce ruban !

Le loup regarda Odin par-dessous et glapit :

— Je flaire une ruse Odin ! Bien que ce ruban n'ait pas un aspect bien menaçant, il est peut-être plus à craindre qu'il y paraît. Je préfère m'en tenir éloigné !

Odin insista en lui promettant :

— Fenrir, si d'aventure tu n'étais pas assez fort pour rompre ce simple ruban, nous te rendrions ta liberté : incapable de le casser, comment pourrais-tu représenter une quelconque menace pour nous ?

Le loup, qui avait hérité un esprit aigu de Loki son père, n'était pas convaincu. Mais craignant qu'on le considère comme un couard, il réfléchit un instant et proposa aux dieux :

— Si vous désirez vraiment que je me laisse attacher, j'exige que durant le temps où je tenterai de me délivrer, l'un de vous mette sa main dans ma gueule. Ce sera pour moi une garantie de votre bonne foi.

Les dieux, ne sachant que répondre, se regardaient l'un l'autre et aucun n'osait faire un pas en avant. Aucun sauf Tyr.

Odin et Thor ligotèrent le loup. Fenrir s'efforça de se libérer mais

plus il se débattait, plus le ruban se serrait autour de ses flancs, menaçant de l'étouffer.

Les dieux, voyant que Fenrir était bel et bien prisonnier, se détendirent un peu et rirent de bon cœur... excepté Tyr, qui avait perdu sa main.

Fenrir continuait ses tentatives désespérées pour se dépêtrer, cherchant à mordre quiconque s'approchait de lui. Thor et Odin s'assirent sur lui et Tyr, avec la main qu'il lui restait, plaça une épée dans la gueule du loup, le manche dans la mâchoire inférieure et la pointe dans le palais.

Fenrir, qui ne pouvait plus fermer son immense gueule, se mit à pousser de terribles hurlements et la salive qui dégoulinait fut si abondante qu'en pénétrant dans le sol, elle forma un fleuve souterrain que les nains appelèrent *Von* : l'espérance – l'espérance de retrouver la liberté.

Ainsi Fenrir demeurera-t-il attaché sur l'île de Lyngvi, hurlant et bavant jusqu'à la fin des temps. Le jour venu, il se libérera et dévorera Odin dans la bataille finale qui opposera les dieux aux puissances du mal. Alors, le serpent Jormungand sortira de l'océan et le venin qu'il crachera empoisonnera l'Univers entier ; alors Hel, maîtresse des enfers, ouvrira la porte de son royaume aux armées des morts pour qu'ils dévastent les villes. Tout cela arrivera à la fin des temps.

Alors pourquoi les dieux, qui savent tout cela, n'ont-ils pas tué les enfants de Loki ? Parce que ces événements sont inscrits dans le livre du destin et que les dieux, pas plus que les hommes, ne peuvent en changer une seule lettre.





VI

ALVIS, LE PETIT ELFE PÉDANT

ALVIS ÉTAIT un petit elfe à la peau jaunâtre qui portait, sur le bout de son grand nez crochu, de drôles de lunettes rondes. Il était de surcroît vêtu d'un justaucorps à pois, d'une houppelande en peluche de lin et d'une sorte de bonnet à poil dont j'ai oublié le nom.

Comme tous les elfes, il craignait le soleil et ne pouvait s'exposer à la lumière du jour sans risquer d'être pétrifié à l'instant.

Alvis habitait près de Svartalfheim, la ville des elfes, dans une élégante cabane de bois et de pierre. Alvis était plutôt instruit, il savait lire les runes(10), voire savant – aux dires de son entourage –, et il aimait par-dessus tout faire étalage de sa science. Quand on lui posait des questions, Alvis ne s'arrêtait plus. Ainsi, un voisin elfe lui avait demandé un jour :

— Quelle heure est-il, Monsieur Alvis, je vous prie ?

Alvis, non content de lui donner l'heure, lui avait expliqué l'origine des heures, comment et pourquoi on en compte vingt-quatre dans une journée. Il lui avait aussi enseigné les huit différentes techniques pour remonter les ressorts des horloges solaires. Alvis aimait s'entendre parler et nul n'était plus ridicule que cette minuscule créature, haute de cinquante centimètres, prenant soudain une grosse voix, levant le nez puis l'index et ponctuant ses propos de : « n'est-ce pas ? » et de « vous voyez ce que je veux dire ? ».

Alvis était donc un petit être pédant mais il avait un grand cœur. Ainsi, un jour, il avait offert un anneau magique à Thor, le dieu viking du tonnerre. Cet anneau, quand on le lançait sur l'ennemi, ouvrait à ses pieds un énorme gouffre qui l'engloutissait. Thor apprécia beaucoup ce présent, le trouvant fort utile. Tout à son enthousiasme, et pour remercier Alvis, le dieu lui avait fait une promesse :

— Je te jure de te donner la main de ma fille Thrud le jour de son vingtième anniversaire.

Thor ne pensait pas ce qu'il disait. Il avait promis ça à la légère, sur le mode de la plaisanterie. C'était tellement impensable qu'un elfe épouse la fille d'un dieu ! Bien sot celui qui croirait à cet engagement.

Pourtant, tout savant qu'il était, Alvis demeurait crédule et ingénu et il avait pris le serment du dieu pour argent comptant. Ce soir, c'était le vingtième anniversaire de Thrud et Alvis, l'elfe pédant, préparait son baluchon pour aller chez Thor réclamer son dû. Il attendit le coucher du soleil, ferma sa porte à clé, cacha celle-ci sous un pot de fleurs et se mit en route.

Il marchait depuis un quart d'heure quand, au croisement de quatre chemins, un homme assez grand, blond et plutôt bien fait lui demanda poliment s'il pouvait l'accompagner.

— Je serai pour vous un bon compagnon de route, assura l'inconnu.

— Certes, nous pouvons faire un bout de chemin ensemble, accepta Alvis qui voyait là l'occasion d'exposer son savoir.

De plus, ils s'apprêtaient à traverser une forêt infestée de larrons et les bras du nouveau voyageur semblaient assez puissants pour décourager d'éventuelles attaques.

— Puis-je vous demander où vous allez ? demanda l'étranger.

— Je m'en vais chez Thor, le dieu du tonnerre, pour qu'il me donne sa fille en mariage, ainsi qu'il me l'a promis, répondit le petit elfe la voix enflée d'orgueil.

— Vraiment ? fit l'autre. Comment Thor, un dieu, a-t-il pu promettre une chose semblable à un elfe, racontez-moi !

Il invita Alvis à s'asseoir avec lui sur une grosse racine d'arbre puis il ouvrit sa besace, dont il sortit des langues de veau salées. Il en offrit à Alvis, qui lui expliqua son affaire la bouche pleine, sans en oublier le plus insignifiant détail.

Le récit terminé, les deux compagnons reprirent la route. Ils marchaient depuis dix minutes lorsque l'étranger interrogea à nouveau Alvis :

— Dites-moi, Monsieur Alvis, vous qui me semblez fort érudit, pourriez-vous m'expliquer la différence entre bonnet blanc et blanc bonnet ?

Alvis était transporté de joie ! À Svartalfheim, la ville des nains, personne ne lui posait de telles questions !

« Si j'habitais une grande ville, se dit-il, plutôt qu'un village d'elfes stupides, mon savoir prodigieux serait acclamé et je deviendrais célèbre ! »

Alvis s'arrêta net. Il leva son petit doigt et prit son ton professoral. Puis il se lança dans une longue explication truffée de « n'est-ce pas ? » et de « vous voyez ce que je veux dire ? ».

L'étranger semblait satisfait et ne tarissait pas d'éloges. Ils continuèrent leur chemin. Quelque temps après, l'étranger le questionna une fois de plus :

— Dites-moi, Monsieur Alvis, à votre avis qui de l'œuf ou de la poule vint le premier ? J'ai toujours, je l'avoue honteusement, nourri un doute à ce propos.

— Il n'y a nulle honte à reconnaître son ignorance mon cher compagnon de voyage ! proclama Alvis d'un air solennel, avant d'entreprendre une exposition systématique du problème.

Les deux voyageurs avançaient lentement. Le voyage s'éternisait car Alvis s'arrêtait toujours de marcher le temps de répondre aux questions de son compagnon de route.

Alvis mentionna par deux fois le nom du géant Glamr. L'étranger s'informa de la santé de ce géant, qu'il prétendait connaître.

— Il paraît qu'il est devenu aveugle...

— Je vous remercie de votre intérêt pour la santé de ce pauvre Glamr. En effet, il n'y voit plus. Et voici pourquoi : ce géant avait un esclave pour garder ses moutons. Un jour, cet esclave – qui s'appelait Egill-le-manchot – aperçut un chat noir qui s'amusait avec les agneaux. Il le poursuivit quelques heures avant de l'attraper » et pour cette raison, rentra plus tard qu'à l'ordinaire. Dans le foyer, le feu n'était plus que braise et cendre et il faisait très sombre. Le géant demanda à son esclave pourquoi il rentrait si tard, et celui-ci mentit en racontant qu'il avait cherché une brebis égarée.

— Je m'étonne que tu aies pu la retrouver dans l'obscurité, observa le géant.

— J'y suis parvenu grâce à mes yeux d'or, affirma Egill-le-manchot.

— Tu as donc d'autres yeux que ceux que je connais ? questionna le géant.

— Pardi ! Je pense bien !

— Montre-les-moi, demanda Glamr curieux.

— Tu ne me les voleras pas ?

— Je ne saurais qu'en faire ! répondit Glamr aussitôt.

— De toute façon, ils ne fonctionnent que lorsqu'on les installe... ajouta Egill.

Il entrouvrit sa chemise et le géant vit à l'intérieur les yeux du chat, qui brillaient comme des étoiles.

— Ce sont des objets précieux, constata le géant, voudrais-tu me les vendre ?

— Si tu es disposé à me rendre ma liberté, fit Egill, alors je te les donne.

— À condition que tu m'installés ces yeux pour que je puisse m'en servir, avertit le géant.

— Compte sur moi ! Mais je te préviens que l'opération est

douloureuse, car il faut pousser un peu tes yeux actuels pour faire de la place aux yeux nouveaux. Et attention ! il ne faut les mettre qu'à la nuit tombée et les retirer avant l'aube. Maintenant tourne-toi, je vais t'attacher à ton lit et commencer l'opération.

Egill attacha Glamr, saisit une fourchette et la planta dans les yeux du géant jusqu'à ce que les deux globes lui tombent sur les joues. Celui-ci se tordit de douleur et, à force de se débattre, parvint à rompre ses liens. Aveuglé, pleurant et marchant à tâtons, il se mit en quête d'Egill, mais le vilain avait déjà disparu, emportant avec lui l'or de Glamr.

Alvis achevait son récit. Il conclut par une harangue de vingt minutes sur la bêtise des géants puis, avec une petite moue méprisante, demanda qui d'autre qu'un géant pouvait être assez stupide pour tomber dans un tel piège.

— Quelqu'un comme toi, Alvis, répondit en riant l'étranger.

— Que veux-tu dire ? s'étonna l'elfe.

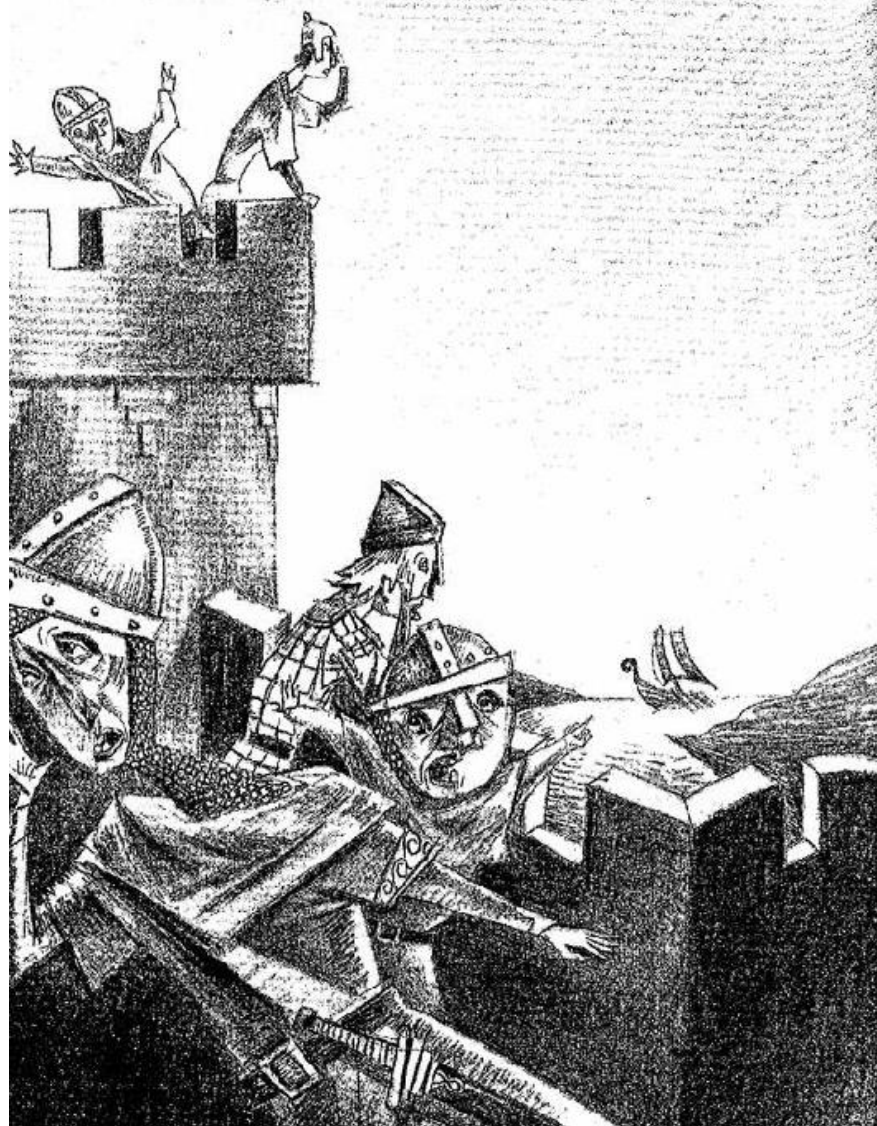
L'étranger leva les bras au ciel et prononça une formule magique : *Grønært og ribbenssteg* ! Il y eut un coup de tonnerre fantastique et Alvis s'aperçut que l'étranger n'était autre que Thor, qui l'avait accompagné, déguisé, tout au long du voyage. À l'orée du bois, on apercevait les tours du château de Thrud et... les premiers rayons du soleil !

Alvis, le petit elfe pédant, comprit alors le piège que lui avait tendu Thor. Pour l'empêcher d'épouser sa fille, le dieu l'avait fait parler et parler et parler encore, jusqu'à ce que le jour se lève. Il l'avait laissé discourir et étaler son savoir, non pour apprécier sa sagesse, mais pour que, perdant la notion du temps, l'elfe soit surpris par le petit matin.

— Tu venais chercher ma fille Thrud mon petit Alvis... eh bien elle est à toi ! Cours donc la prendre !

Mais au lieu de courir chez Thrud, Alvis courait vers les profondeurs de la forêt pour se mettre à l'abri du soleil !

Les premières lueurs du jour apparurent, que les hommes appellent Aube et les dieux Pourpre rosée. Fatidiques comme un coup de hache à deux tranchants, elles tombèrent sur Alvis-le-pédant qui tentait une fuite désespérée. Il fut transformé sur l'instant en un bloc de pierre d'où, quand tout était silencieux, on entendait parfois s'élever, incohérents, des « n'est-ce pas ? » et des « vous voyez ce que je veux dire ? »



VII

LE DESTIN D'URSA

LE ROI IVAR de Göteborg, dit Ivar-le-Suédois, était un puissant chef viking capable de tuer cinquante guerriers d'un seul coup de poing. Un jour qu'il rentrait chez lui avec ses hommes, dans un drakkar plein à craquer de richesses inestimables, il croisa au large d'une île où s'élevait un château imposant.

« Je vais le mettre à sac ! » pensa-t-il aussitôt avec cupidité.

— À bâbord toute !

Cette forteresse construite sur un pic rocheux était celle d'Aaluf, une reine viking aussi intelligente que belle.

Quand, du haut des tourelles, les sentinelles virent le drakkar d'Ivar-le-Suédois, elles donnèrent l'alarme. Aaluf réunit à la hâte ses ministres et conseillers pour établir la meilleure stratégie de bataille.

— Nous fermerons les portes de la ville et nous ferons pleuvoir sur leurs têtes des flèches acérées et de la poix bouillante ! s'enflamma un fier baron.

— Je sortirai avec ma francisque et les fendrai jusqu'au dernier, hurla Aran, un soldat assez fort pour abattre un chêne en le cognant une seule fois de sa hache.

— Notre flotte n'est pas de taille à affronter ces Vikings ! avertit le capitaine Knud, un vieux loup de mer.

Les conseillers, en désaccord, s'apostrophaient violemment. La tension montait.

— Du calme ! exigea la reine Aaluf, comment pourrons-nous combattre cet ennemi si nous nous chamaillons ?

— Que proposes-tu, Aaluf, notre reine ? demanda le baron.

La reine regarda ses conseillers et déclara d'un ton sentencieux :

— Le capitaine Knud l'a rappelé, notre flotte est trop faible. Si nous résistons comme le baron le suggère, il faudra à peine quelques jours à

ces Vikings pour emporter notre place forte. Soyons rusés ! Accueillons-les avec hospitalité ! Nous les retiendrons sur notre île en leur offrant des banquets et du vin pendant qu'Aran ira chercher du secours chez mon cousin, le roi Harald de Norvège !

L'avis de la reine parut excellent à tous les conseillers et les soldats rangèrent leurs épées.

— Laissons la ruse avoir raison de la force brute ! conclut vivement Aaluf.

Les soldats l'acclamèrent :

— Vive la reine Aaluf !

Aran, grand navigateur, salua la souveraine et ses compagnons d'armes. Il embarqua sur une frêle chaloupe et, accompagné de deux marins, s'enfuit vers la Norvège voisine en prenant bien garde de ne pas se faire voir de l'ennemi.

Quand le roi Ivar accosta, la reine lui dépêcha des représentants qui lui offrirent mille cadeaux précieux.

— Notre reine, dit le plus âgé d'entre eux, est instruite de ta valeur et veut sceller une alliance avec toi. Un festin est déjà préparé en ton honneur dans la plus belle salle de son château.

Le roi Ivar regarda le vieil homme avec mépris et lui jeta :

— Vieux fou ! Tu crois vraiment que je vais tomber dans un piège aussi grotesque ?

Puis sans attendre, Ivar prit la hache qui pendait à sa ceinture et coupa la tête du représentant d'Aaluf, tandis que ses soldats dégainaient leurs épées et levaient leurs boucliers.

La situation était grave.

— Je tenterai le tout pour le tout, songea la reine Aaluf qui avait assisté à la scène du haut des murailles de la forteresse.

Elle se rendit au-devant des Vikings et réussit à les apaiser par ses façons aimables et courtoises.

Le roi Ivar, frappé par la beauté d'Aaluf, ses yeux d'ambre, ses longs cheveux, sa peau blanche et lisse, pensa :

« Une reine aussi belle ne peut être méchante : comment voudrait-elle me tromper ? »

Il fit signe à ses hommes de déposer les armes et se laissa guider jusqu'au château, accompagné de quelques-uns de ses meilleurs soldats.

Dans la grande salle du château, les hommes de la reine buvaient et mangeaient, chantaient et dansaient avec des esclaves. Rien ne laissait présager des intentions belliqueuses.

Ivar, rassuré, prit place auprès de la reine Aaluf. On lui présenta des plats rares et raffinés, des boissons enivrantes ! Mais plus que tout, ce fut la beauté d'Aaluf qui l'enchantait.

— Où est ton mari, le roi ? demanda Ivar curieux.

— Il est mort à la guerre l'an dernier, répondit tristement Aaluf.

En apprenant que la reine était veuve et que son cœur était libre, Ivar décida de lui proposer de l'épouser ;

— Ton festin est digne de la table des dieux et la bière abondante ! On dirait un banquet de noces ! Aussi, reine Aaluf, puisque personne ne règne à tes côtés, je te prie d'être ma femme !

La reine Aaluf devint blanche comme l'écume de la mer !

— Bois encore un peu Ivar ! dit-elle, on m'annonce l'arrivée d'un messenger et je dois entendre ce qu'il a à me dire.

La reine s'excusa et se rendit dans une antichambre où Aran, fraîchement revenu de Norvège, lui annonça que le roi Harald ne pouvait venir à sa rescousse le jour même. Il viendrait le lendemain. La reine Aaluf crut défaillir. Serait-elle capable de jouer la comédie aussi longtemps avec Ivar et ses rustres compagnons ?

Elle retourna dans la grande salle et frémit lorsque le roi Ivar la saisit par le bras en l'invitant à boire une coupe de vin.

— J'espère que ton messenger apportait de bonnes nouvelles, sinon je lui couperai la tête ! Je ne veux pas que l'on te rende triste !

— C'était d'excellentes nouvelles, au contraire ! mentit Aaluf avec un sourire.

— Tant mieux ! Tiens, bois ! Il est bon de partager l'ivresse avant le plaisir ! Puis nous irons dans ta chambre...

La reine Aaluf eut un instant d'hésitation : devait-elle passer la nuit avec ce barbare pour sauver son château et ses sujets ? Heureusement, elle conservait précieusement à l'intérieur d'une de ses bagues une poudre secrète préparée autrefois par des sorcières. À l'insu d'Ivar, elle en versa une pincée dans le vin.

— Tu as raison Ivar ! Bois encore un peu ! Cette boisson rend les hommes pareils aux dieux et décuple le plaisir ; elle apporte l'oubli des peines et augmente l'ardeur !!

Ivar but le vin sans se rendre compte de son goût étrange. La reine le conduisit ensuite dans sa chambre, où il sombra dans un profond sommeil.

— Et maintenant Ivar, tu vas voir comme je suis gentille avec les gens comme toi ! s'exclama la reine.

Aaluf déshabilla Ivar, puis lui coupa les cheveux et la barbe. Elle enduisit la tête du Viking de goudron et l'enferma dans un grand sac en peau de bœuf dont elle cousit elle-même l'ouverture. Quand elle eut terminé, elle appela ses serviteurs :

— Portez demain ce présent aux hommes d'Ivar et dites-leur qu'il est rempli de mille richesses. Qu'ils le mettent dans leur bateau et partent aussitôt ! Si l'on vous demande où est Ivar, répondez qu'il reste auprès de moi.

Les serviteurs obéirent. Les hommes du roi Ivar remercièrent, rejoignirent leur navire et levèrent l'ancre.

Rapidement l'embarcation disparut à l'horizon. Le drakkar était en pleine mer quand, piqué par l'appât du gain, un marin suggéra :

— Ouvrons le sac et partageons-nous les richesses qu'il contient !

Mais à la place des perles et des émeraudes, les marins trouvèrent le corps nu et la tête goudronnée d'Ivar, qui s'était assoupi !

On réveilla le roi qui entra dans une colère épouvantable. Il ordonna que l'on fit demi-tour. Cependant, avec le vent en poue, le drakkar avançait lentement. Quand l'île de la reine Aaluf apparut à l'horizon, Ivar aperçut les drapeaux du roi Harald de Norvège, venu prêter main-forte à sa cousine Aaluf.

— Malédiction ! s'écria Ivar, comment affronter d'aussi nombreux soldats ?

La rage au cœur, écumant de haine, Ivar vira vers la haute mer et rentra chez lui, en Suède.

Offense de roi a longue mémoire. Un an s'écoula et Ivar méditait toujours sa vengeance. Profitant des courants favorables de l'été, il reprit la mer vers l'île de la reine Aaluf. Il y aborda sans bruit, par une nuit noire comme la gueule d'un loup, et fit transporter par ses hommes un coffre plein de pierres précieuses, qu'ils dissimulèrent dans une grotte profonde à quelque distance du château. Il commanda ensuite à ses guerriers de se cacher dans une des nombreuses baies de l'île.

Ivar s'habilla de pauvres loques et se présenta au pont-levis du château. Il avait l'allure d'un vieux vagabond inoffensif.

— Halte mendiant ! Que veux-tu ? l'arrêta un soldat en armure qui gardait l'entrée.

— J'ai un message pour Aaluf-aux-yeux-d'ambre, ta reine, répondit Ivar.

Pour appuyer ses propos, il tira de ses haillons un magnifique pendentif en or blanc, jaune et rouge. Le garde était stupéfait. Ce bijou semblait digne des dieux ! Il donna l'ordre de laisser passer le vagabond et appela la reine. Aaluf, émerveillée par le bijou que lui présenta le garde, accepta de recevoir le vieillard.

— On m'annonce, mendiant, dit Aaluf, que tu as un message pour moi et l'on m'en a donné pour preuve ce splendide pendentif. Que veux-tu ?

— Dans la forêt, commença Ivar d'une voix chevrotante destinée à masquer la sienne, j'ai découvert un trésor fabuleux. Je ne puis cependant m'accaparer les richesses qui sont sur tes terres. Je te révélerai donc, et à toi seule, où il se trouve et me contenterai de ce que ta générosité me laissera.

Aaluf aimait les bijoux et consentit aisément à accompagner le

mendiant dans la forêt.

« Il est vieux et faible. Je ne risque rien à le suivre », songea-t-elle.

Le faux mendiant et la reine partirent ensemble jusqu'à la grotte où reposait le coffre. Ivar l'ouvrit devant Aaluf. Les pierreries étaient si brillantes que le jour se fit à l'intérieur de la grotte. La reine Aaluf, fascinée, se pencha vers le coffre pour y plonger sa main blanche. Sans prévenir, Ivar la poussa brusquement à l'intérieur et referma le couvercle. Aaluf était prisonnière et personne ne pouvait entendre ses cris ! Ivar alluma un petit feu près de la plage. C'était le signal convenu avec ses hommes, qui arrivèrent rapidement. Le coffre fut transporté sur le drakkar et, sans attendre, les Vikings reprirent la mer.

Quand le navire fut loin des côtes, Ivar ouvrit le coffre et lança d'une voix menaçante à la reine Aaluf :

— Te voilà, traîtresse ! L'heure de ma vengeance a enfin sonné !

— Ivar, tu es un fier guerrier ! Moi, Aaluf, je t'ai autrefois offensé et je t'en demande pardon !

— Mon cœur ne connaît pas le pardon, rétorqua Ivar.

— Pourtant, reprit Aaluf, et bien que je ne veuille pas t'épouser, je suis prête à devenir ta femme si cela peut calmer ta colère.

— Tu m'as pris mon honneur, tu m'as rasé comme on le fait d'un esclave, tu m'as jeté dans un sac comme une bête puante ! Il n'est plus question de mariage ! Tu n'es plus une reine à mes yeux ! Tu seras esclave dans ma maison et je te libérerai quand j'en aurai envie.

Aaluf demeura prisonnière quelques mois chez Ivar. Il la traitait en esclave le jour et comme sa femme la nuit. Quand il en eut assez, il la ramena chez elle et la jeta sur la plage comme on crache un vomissement. Telle fut la vengeance d'Ivar.

Sur son île, la reine fut accueillie avec joie ! Mais son visage n'était plus aussi beau qu'avant et elle était un peu plus grosse... Aaluf était enceinte d'Ivar. La reine n'en dit rien à personne, elle avait trop honte ! Dans le plus grand secret, elle accoucha d'une fille. Cependant, sa haine pour Ivar était si forte qu'elle étouffa dans son cœur l'amour d'une mère pour son enfant. Ainsi, plutôt que de laver et de langer l'enfant à sa naissance, elle le laissa ensanglanté et grelottant. Elle appela sa fille Ursa, du nom d'une chienne de sa meute qu'elle détestait, et la confia à de pauvres paysans qui vivaient en Norvège, sur les terres du roi Harald.

Les années passèrent. Ursa devint femme. Elle gardait les troupeaux et devait accomplir les travaux les plus éreintants. Personne ne lui avait parlé de sa naissance, car la reine Aaluf l'avait interdit sous peine de mort.

La jeune fille grandit en beauté et en sagesse. Sa peau était plus

éclatante que l'aurore et ses courbes évoquaient celles des vagues. Tous les paysans la regardaient avec envie : ils voulaient en faire leur femme.

Quant à Ivar, toujours impétueux, il portait la désolation et les larmes dans les pays qu'il visitait. Il saccageait les monastères, les châteaux, les villes ; il pillait les embarcations. Un jour, il aborda en Norvège, sur les terres du roi Harald. Arrivant près d'un village, il aperçut une jeune femme qui faisait paître son troupeau.

Subjugué par la beauté de la jeune fille, Ivar s'avança vers elle et lui dit doucement, pour ne pas l'effrayer :

— Qui es-tu, toi qui es belle comme une déesse ?

— Je suis Ursa, gardienne de ce troupeau.

— Ton regard n'est pas celui d'une esclave, reprit alors Ivar, mais plutôt celui d'une reine. Heureuse ta mère ! Heureux ton père ! Heureux ton époux !

— Je n'ai pas d'époux, dit Ursa en rougissant.

Ivar, on l'a vu, était très sensible à la beauté féminine. Plus il regardait Ursa, plus il lui semblait qu'il la connaissait, plus son visage lui était familier. Ivar était amoureux... Il prit la main d'Ursa et lui déclara, en la regardant dans les yeux :

— Pour ton cou l'or et le bér^{yl}(11), pour tes cheveux les peignes d'ivoire et pour tes lèvres mes lèvres ! Viens sur mon drakkar, voguons ensemble vers mon pays ! Tu deviendras mon épouse et je ferai de toi une reine !

Qui n'aurait préféré devenir une reine plutôt que de rester gardienne de moutons ? Qui n'aurait préféré les belles paroles d'Ivar aux bêlements d'un troupeau ? Ursa lui tendit la main et Ivar l'emmena dans son royaume, en Suède, au pays de l'aurore boréale.

En ne la voyant pas rentrer, les paysans qui avaient élevé Ursa s'inquiétèrent et partirent à sa recherche. Ne la trouvant en aucun lieu, ils pensèrent qu'elle avait été enlevée, comme cela arrivait souvent car les Vikings capturaient les filles pour le commerce des esclaves.

Les paysans décidèrent d'aller chez la reine Aaluf pour l'informer du sort d'Ursa.

— Elle ne l'aimait pas, dit la paysanne, mais peut-être voudra-t-elle nous aider à la retrouver ? C'était sa fille, au fond !

La reine Aaluf promit aux paysans d'envoyer ses représentants jusque dans les régions éloignées pour obtenir des renseignements sur le sort d'Ursa. Elle arma des navires, paya des hommes et les envoya au bout de la mer. Un an plus tard, un seul homme revint. Il se présenta à la reine et l'informa :

— Ursa, la fille des paysans, est aujourd'hui reine dans un pays aux fjords lumineux et riche en gibier. Le roi Ivar de Göteborg, dit Ivar-de-Suède, en a fait son épouse. Pour son cou les colliers d'or et le béryl, pour ses cheveux les peignes d'ivoire et pour ses lèvres les lèvres d'Ivar ! Le pays est prospère, et chacun assure : « Nul amour n'égale celui d'Ivar pour Ursa, hormis celui d'Ursa pour Ivar. » Leur amour a porté fruit : Ivar a un fils d'un an à peine. Le bonheur a calmé la sauvagerie du roi. Il ne va plus à la guerre et il élève des troupeaux. La paix et la prospérité ont pris racine dans la terre où il règne.

En entendant ce récit, la reine Aaluf frémit de haine. En vieillissant, elle était devenue méchante. Son cœur, empli de roses dans sa jeunesse, était maintenant un jardin d'épines. Elle ordonna que l'on arme son meilleur vaisseau et, dès qu'un vent favorable souffla, elle cingla vers le royaume d'Ivar.

Quand elle mit pied sur la terre de Suède, elle fut frappée par l'opulence du lieu. L'amour avait distribué ici des bienfaits sans nombre : les troupeaux prospéraient, les champs étaient magnifiquement cultivés, les paysans avaient des visages resplendissants de bonheur.

Sans armes ni soldats, elle avança vers la demeure somptueuse du roi Ivar, où elle fut annoncée.

Quand Aaluf entra, elle fut saisie à la vue des époux : ils étaient assis sur un dais d'écarlate. La chevelure d'Ursa était contenue dans une résille de soie précieuse, sa robe sertie de perles noires. Comme elle était belle !

Le roi Ivar reconnut aussitôt Aaluf et, au lieu de lui adresser des paroles blessantes et impolies, l'accueillit ainsi :

— Odin, dieu des voyageurs, t'a guidée jusqu'ici ! Sois la bienvenue ! Ta présence chez moi est un signe d'oubli et de pardon pour les torts que je t'ai causés et dont je me repens. Mon bien est le tien Aaluf. Viens t'asseoir près de moi ! Nous boirons et l'ivresse conclura notre festin, Aaluf ne bougea pas. Son regard était dur comme le fer, tranchant comme le fil de l'épée, sa bouche crispée. Elle regarda le doux visage d'Ursa et dit :

— Tu m'as fait prisonnière Ivar, et tu as profité de ma jeunesse. Enceinte de toi, dans l'obscurité de mon palais, j'ai bu mes larmes. Dans le secret, j'ai donné le jour à un enfant qui fut alors mon deuil et qui sera maintenant le tien.

Ivar blêmit et on le vit trembler. La reine Aaluf poursuivit :

— Et toi, reine qui vient d'une terre lointaine, n'as-tu pas le regret du pays où vivent tes parents ?

Ursa répondit, en regardant Ivar :

— La patrie est là où est l'amour.

Aaluf éclata d'un rire sonore et reprit :

— Cet enfant que j'ai eu de toi Ivar, je ne l'ai pas lavé, je ne l'ai pas langé, mais je l'ai laissé ensanglanté et grelottant. Je l'ai confié à des paysans après lui avoir donné le nom d'une chienne de ma meute que je haïssais : Ursa !

Ursa chancela et le cœur d'Ivar se serra dans sa poitrine. Le trouble et l'horreur avaient rendu muets les hôtes du banquet. La reine Aaluf poursuivit, emportée :

— La malédiction des dieux est sur vous, car toi, Ivar, tu es l'époux de ta fille et toi Ursa l'épouse de ton père ! Il vous faut maintenant agir selon l'honneur...

Ni Ursa ni Ivar ne l'écoutaient plus : dans le berceau, leur enfant s'était mis à pleurer.

— Tremblez de peur que les montagnes croulent sur vos têtes ! ajouta sans pitié la reine Aaluf.

Un à un les invités quittèrent la demeure du roi viking, et il ne resta plus qu'Aaluf, Ivar, Ursa et l'enfant qui criait.

— Qu'importe la rage des hommes et la malédiction des dieux, murmura Ivar la voix brisée par l'émotion. L'amour peut tout vaincre !

Il s'approcha d'Ursa, mais elle refusa son étreinte.

— Ursa, dit Aaluf, tu n'as d'autre choix que de quitter ce lieu où s'est consommé votre amour sacrilège et d'abandonner ton enfant. Viens sur mon navire. Tu es belle, un autre roi voudra certainement faire de toi sa femme. Il existe au monde d'autre amour que celui d'Ivar.

Ursa, sur le point de défaillir, entendait son enfant pleurer. Elle tendit pourtant la main à la reine Aaluf, regarda Ivar et ce fut leur dernier regard. Les deux femmes sortirent. Jamais plus Ivar ne revit Ursa.

Le roi, horrifié et désespéré, se pencha vers le berceau.

— Tu n'es pas mon fils, dit Ivar. Tu ne l'as jamais été ! Tu es le fruit de la vengeance d'Aaluf, le produit d'un destin maudit ! !

Ivar saisit un coussin de brocart doré et étouffa l'enfant. Il sortit ensuite de la salle du banquet, prépara son vaisseau et prit la mer. Personne ne sut ce qu'il advint de lui.

Quant à Ursa, elle suivit son pauvre destin. Aaluf, sa mère, la vendit comme esclave à des Varègues(12) qui firent d'elle une courtisane à Kiev, où sa beauté se fana bientôt. Elle tomba malade et mourut sans personne pour lui fermer les yeux.

Tel fut le destin d'Ursa.



VIII

LE VOL DE MJÖLLNIR

UNE NUIT, un géant du nom de Thrymir s'approcha à pas de loup de Thor et lui déroba *Mjöllnir*, son marteau. Le dieu du tonnerre dormait si profondément qu'il n'entendit rien, mais à son réveil, il s'aperçut immédiatement du vol et entra dans une colère effroyable : Thor était le plus irascible des dieux vikings, et aussi le plus violent.

— Comment ? Qui a osé voler *Mjöllnir*, mon marteau magique ? Je casserai la tête du voleur s'il me tombe entre les mains !

Sif aux cheveux d'or, l'épouse de Thor, lui suggéra :

— Demande à Loki, le dieu du mal... il sait peut-être quelque chose, lui, curieux comme il est !

À cette idée la colère de Thor décupla. Il écumait de rage :

— Si Loki a touché à mon marteau je ne donne pas cher de lui...

Thor se précipita chez Loki et l'empoigna rudement.

— C'est toi qui as volé mon marteau ? hurla-t-il le visage écarlate.

Loki nia catégoriquement : la nuit passée, il était à la pêche avec Odin.

— Le père des dieux le confirmera, assura-t-il.

Sans perdre une seconde, Thor traîna Loki devant Odin.

— En effet Thor, Loki et moi étions sur le lac et nous avons remonté une grande quantité de poissons. Vois donc toi-même !

Une véritable montagne de poissons s'élevait contre la maison d'Odin.

Thor s'excusa, ce qu'il faisait rarement, et demanda à Loki de l'aider à retrouver son marteau. Il savait que nul n'égalait le dieu en fait d'astuce, et comme ce n'était pas lui le voleur, il pourrait sûrement l'aider à mettre la main sur *Mjöllnir*.

Loki commença par se faire prier, mais Thor lui signifia que s'il refusait, il lui casserait le cou.

Loki se métamorphosa donc en aigle et s'envola vers des pays

lointains. Après quelques mois de voyage, il s'arrêta chez un géant.

— Je cherche le marteau de Thor, annonça Loki à la créature gigantesque.

— C'est moi qui l'ai volé, répondit le géant. Mais je l'ai bien caché, et nul ne pourra le trouver sans mon aide. Thor ne le récupérera qu'en échange de Freya, la déesse de la beauté, dont je veux faire ma femme.

Loki ne sut quoi répondre. Il s'envola vers le pays des dieux et informa Thor de ce qu'il avait appris, et de la condition dictée par le géant. Le dieu du tonnerre n'en croyait pas ses oreilles.

À tout hasard, Loki et Thor allèrent chez Freya pour lui proposer l'échange.

Comme on pouvait s'y attendre, la plus belle des déesses refusa catégoriquement de devenir la femme d'un géant ! Elle se mit même à les insulter et fit un tel vacarme que tous les dieux apprirent le vol du marteau et les exigences du géant. Ils se réunirent aussitôt chez Thor.

— Il est hors de question que j'épouse un géant pour que Thor retrouve son stupide marteau ! s'écria Freya.

— Mon marteau n'est pas stupide ! répliqua Thor vexé.

Odin calma les esprits échauffés et suggéra :

— Pourquoi ne pas faire semblant de contenter ce géant ? Habillons Thor comme Freya, maquillons-le comme une femme et faisons-le passer pour elle aux yeux du géant Thrymir.

Thor ne voulait pas en entendre parler. Il tapait du pied et frappait les murs de ses poings.

Loki intervint :

— Écoute Thor, si tu veux vraiment récupérer ton marteau, tu dois faire un petit effort ! Un peu de bonne volonté !

Thor hurla, tempêta et, à la fin... accepta !

On lui fit passer une longue robe qui cachait ses jambes, puis on le couvrit de bijoux – y compris des boucles d'oreilles –, on lui farda le visage et on frisa ses cheveux blonds. Deux grosses pierres furent placées dans son chandail en guise de seins.

Quelques heures plus tard, Thor était prêt. Les dieux se retenaient difficilement de rire en le regardant !

Puis Loki proposa à Thor ;

— Je vais t'accompagner chez le géant. Je servirai de témoin à ton mariage ! Si vous voulez bien me donner la main, gente dame !

Loki fit une grande révérence qui déclencha un fou rire général. Odin en pleurait, et Freya n'était pas la dernière à se tenir les côtes.

Loki et Thor se mirent en route. De rage, le dieu du tonnerre arrachait tous les arbres qu'il trouvait sur son chemin.

Le géant les vit arriver de loin et se précipita à leur rencontre. Loki

fit les présentations :

— Voici Freya, qui accepte de devenir ta femme en échange de *Mjöllnir* !

Thrymir les gratifia d'un sourire édenté, mais radieux, et s'éclipsa aussitôt pour charger ses esclaves des préparatifs du mariage.

La noce fut l'occasion d'un grand banquet, auquel le géant avait convié ses cousins et amis. À table, Thrymir et la fausse Freya étaient assis l'un à la gauche, l'autre à la droite de Loki.

Thor fit honneur aux mets, dévorant deux bœufs entiers, huit saumons et vidant trois barils de bière.

Thrymir en fut troublé :

— Comme elle mange et comme elle boit pour une jeune femme !

Vif ainsi qu'à son habitude, Loki répliqua :

— Freya la douce était si émue à l'idée de t'épouser qu'elle n'a rien avalé depuis des jours !

Le géant se contenta de cette explication et se pencha pour embrasser sa promise, mais il eut un mouvement de recul en croisant son regard chargé de haine.

— Quel est ce feu qui brûle au fond de ses yeux ? demanda Thrymir.

L'astucieux Loki répondit :

— Voici plusieurs nuits qu'elle ne dort plus, tant était grand son désir de te rencontrer.

Tout heureux, le géant se fit apporter le marteau.

— Que la cérémonie nuptiale commence, ordonna-t-il avec entrain.

À peine Thor eut-il aperçu son marteau qu'il s'en empara et se jeta sur Thrymir, le réduisant en miettes. Puis il fit gronder le tonnerre et pleuvoir des éclairs sur les invités du géant.

On n'avait jamais vu pareil carnage ! Le bruit attira d'autres géants, que Thor combattit vaillamment, mais comme ils étaient très nombreux il fut finalement contraint de battre en retraite.

Cependant, plusieurs géants avaient aperçu le dieu du tonnerre vêtu en femme ! Sans hésiter, ils propagèrent la nouvelle qui couvrit Thor de ridicule. Au comble de la honte, celui-ci fut longtemps sans sortir de chez lui, où il rumina sa vengeance !

Bien évidemment, Loki ne se priva pas de raconter cette histoire durant les banquets, où les hurlements de colère de Thor firent la joie des autres dieux vikings.





IX

GEFION LA SALTIMBANQUE

GYLFI ÉTAIT le roi d'une vaste terre située près de deux fjords profonds. C'était un souverain très généreux, et quiconque venait le voir avec le sourire était certain d'être bien accueilli : on donnait des fêtes en son honneur, on lui servait du *graiitr*(13), de la bière en abondance et du *berjavin*(14) et on l'invitait à jouer au *hneftafl*, une sorte de jeu d'adresse très drôle. Mais c'est surtout pour les saltimbanques, les jongleurs et les cracheurs de feu qui animaient ces fêtes que l'on aimait rendre visite à Gylfi. L'hospitalité du roi attirait à sa cour les individus les plus bigarrés, qui voulaient profiter d'un bon repas et d'un agréable spectacle.

Un jour, une saltimbanque frappa à la porte du château.

— Que veux-tu ? lui demanda le roi.

— J'aimerais présenter mon spectacle devant tes invités, répondit-elle. Je connais la renommée des spectacles de ta cour, et ce serait pour moi un honneur de montrer ce dont je suis capable.

— Quel est ton nom ? s'informa le roi.

— Gefion, répondit la jeune fille, et nulle n'est meilleure que moi pour jongler avec huit balles.

Le roi était curieux. Il proposa à Gefion de lui donner un avant-goût de son numéro.

Gefion sortit de son sac huit balles et quatre couteaux affilés.

— Regarde, Gylfi !

Elle lança d'abord les balles et jongla avec aisance. Puis elle saisit les couteaux et jongla avec les couteaux et les balles, d'une seule main ! Avec la main gauche, elle se banda les yeux, tout cela sans laisser tomber ni balle ni couteau. Pour finir, elle grimpa sur un ballon et, jonglant toujours, elle traversa la cour du château pour finir...

catastrophe ! dans le puits !

Le roi Gylfi riait à en perdre haleine ! Il donna l'ordre de repêcher Gefion et lui promit qu'elle participerait à la fête du lendemain.

— Si tu peux refaire cela, ce sera vraiment très amusant, assura le roi en donnant une serviette à la saltimbanque trempée jusqu'aux os.

Le jour suivant, Gylfi insista pour présenter personnellement la jeune Gefion. La saltimbanque fit son spectacle, en évitant cette fois de se précipiter dans le puits. Les invités du roi étaient impressionnés par le talent de Gefion et certains lui proposèrent d'animer leurs petites soirées.

Mais Gylfi était triste à l'idée que Gefion quitte son château pour égayer d'autres princes. Pour la garder près de lui, il lui offrit autant de terres que quatre bœufs pourraient labourer en un jour et une nuit.

— Tu pourras t'y établir, dit le roi, et venir tous les soirs chez moi pour me montrer tes nouveaux numéros !

Gefion remercia le roi, mais elle y mit une condition : elle voulait choisir elle-même les bœufs et la charrue. Gylfi n'y vit rien de malicieux. Il était si généreux qu'il ne pensait pas que les autres pouvaient être malhonnêtes. Il accepta donc de bon cœur. Ce qu'il ignorait, et que vous ignorez encore, c'est que cette saltimbanque n'était pas une personne ordinaire, mais la fille de dieux vikings. Si Gylfi l'avait su, il se serait probablement fait du mauvais sang, car lorsque les dieux ou leurs enfants se mêlent à la vie des hommes, il n'en sort en général rien de bon.

Après avoir ramassé ses balles, ses couteaux et tout son matériel de saltimbanque, Gefion annonça au roi :

— Je vais chercher mes bœufs. Je serai de retour bientôt.

Le roi lui souhaita un bon voyage et, depuis la porte de son château, la salua de la main jusqu'à ce qu'elle disparaisse à l'horizon.

Gefion traversa toute la Suède en direction du nord. Elle dépassa le pays des dieux, puis celui des géants. Elle continua d'un bon pas, franchit des contrées rocheuses d'où surgissaient des geysers d'eau bouillante et arriva dans une verte et souriante vallée. Quatre bœufs y paissaient tranquillement. Dès qu'elles virent Gefion, les quatre bêtes trottèrent joyeusement vers elle en meuglant et lui rendirent hommage en inclinant devant elle leur tête cornée. Gefion leur caressa les cornes avec une douceur infinie et leur parla tout bas. Ces bœufs étaient les quatre fils qu'elle avait eus d'un géant à qui il manquait une oreille, Gefion dit à ses fils :

— Venez les enfants ! Vous allez m'accompagner chez le roi Gylfi, où il vous faudra travailler dur !

Gefion voyagea sur le dos des bœufs. Ainsi juchée, elle profitait davantage du paysage et put contempler les geysers !

À son arrivée chez le roi, elle fut reçue cordialement. Le souverain

regarda avec admiration les quatre bêtes et la superbe charrue que Gefion avait fait forger en chemin par des nains.

— Ce sont des bêtes magnifiques ! Et cette charrue... un chef-d'œuvre !

Gefion remercia le roi et attela les bœufs, les guidant d'une voix douce et sans avoir besoin de les frapper car les animaux, dociles, l'écoutaient volontiers. Les bœufs se mirent en marche et commença le plus étonnant labour qui se vît jamais. La charrue pénétrait si profondément dans le sol qu'elle en extrayait les pierres les plus inaccessibles, déracinait les arbres, tranchait les montagnes. Et toutes ces difficultés ne ralentissaient pas le moins du monde l'allure des bœufs. Ce travail se poursuivit un jour et une nuit entière. Les bœufs faisaient plus que labourer : ils découpaient le sol du royaume de Gylfi !

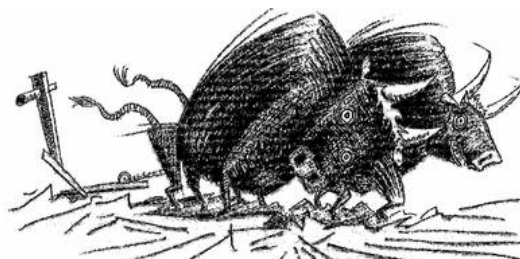
Au petit matin, une bande de terre gigantesque avait été ainsi taillée. Gefion, heureuse, riait tandis que ses fils traînaient la bande de terre vers la mer.

— Ce qui appauvrit Gylfi enrichit Gefion ! cria la fille des dieux à Gylfi qui, consterné, observait cette énorme portion de son royaume qui disparaissait entre les vagues. Tel est le partage que les dieux ont décidé pour la terre, ajouta Gefion avant de disparaître dans un bruit assourdissant.

Le roi resta sans voix. Pendant un instant, il crut que tout cela n'était qu'un numéro de la saltimbanque, un tour de magie à grande échelle. Mais son royaume était lacéré et amputé, c'était une certitude !

Les bœufs meuglaient sous l'effort, car pour traîner la bande de terre, ils devaient tirer de toute leur force. Bientôt, Gefion dit à ses fils :

— Voilà ! Arrêtez-vous ! Votre labeur prend fin mes enfants ! La terre que vous avez tranchée demeurera ici pour toujours. Sur cette île fertile s'élèvera un jour une grande ville que les hommes appelleront Copenhague. Le détroit qui nous sépare de l'autre rive prendra le nom à d'Øresund(15).





X

LA VENGEANCE DE VOLUNDR

IL ÉTAIT UNE FOIS trois frères, les rois fils d'un roi finnois. Dans un souci d'indépendance, ces princes avaient quitté leur père un beau jour et s'étaient établis dans la vallée dite du Loup Gris, à la pointe d'un lac. Les trois hommes étaient d'excellents chasseurs et des pêcheurs hors pair ; ils savaient prédire le temps et conduire leur barque sur la mer la plus agitée. L'un d'eux, nommé Volundr, était le seigneur des elfes. Volundr était aussi un orfèvre sans pareil et les bijoux qu'il confectionnait brillaient comme des étoiles.

Un matin, de bonne heure, trois valkyries se présentèrent chez eux. L'une se nommait Cygne Blanc, l'autre Très Sage et la dernière Regard Enchanté. Harassées par un long voyage, elles demandèrent l'hospitalité aux trois frères. Ces derniers acceptèrent d'autant plus volontiers que les valkyries étaient d'une extraordinaire beauté.

L'histoire raconte qu'ils se plurent tant qu'ils se marièrent aussitôt. Sept hivers durant, les trois couples vécurent heureux dans une jolie maison sur le bord du lac. Les valkyries cuisinaient des galettes ; leurs époux chassaient ou péchaient. C'était l'image même du bonheur et de la sérénité, ce pour quoi il fait bon vivre.

Cependant, lorsque le huitième hiver fut venu, les valkyries se laissèrent gagner par la tristesse : les galettes, les parties de pêche... chaque jour identique au précédent ! À l'approche du neuvième hiver, elles quittèrent la maison au bord du lac.

En revenant de la chasse qui les avait tenus éloignés quelques jours, les trois frères trouvèrent leur maison vide. Ils cherchèrent en vain leurs épouses et, terrassés de douleur, finirent par se rendre à la triste évidence. Les frères de Volundr décidèrent de partir à la recherche des valkyries, qui au nord, qui au sud, tandis que celui-ci surveillerait la maison. Qui sait, peut-être reviendraient-elles ?

Resté seul, Volundr se mit à confectionner des bijoux qu'il comptait offrir à sa femme et à ses belles-sœurs si elles rentraient un jour. Il travaillait sans relâche pour tromper l'ennui. Chaque jour, il terminait son travail en fabriquant un anneau d'or rouge qu'il accrochait à un feston suspendu dans un coin de la maison :

— Les anneaux rouges portent bonheur, répétait-il chaque soir.

Les saisons passèrent : personne ne revenait.

À la même époque régnait en Suède le roi Nidud. Il était le père de deux fils dissipés et sots, et d'une fille plutôt mignonne, à cela près qu'on ne la surnommait pas pour rien Bodvild-aux-grands-pieds. Le roi, qui habitait près de la vallée du Loup Gris, avait entendu parler du talent d'orfèvre de Volundr. Or ce roi, qui était avide de richesses et dépourvu de tout scrupule, caressait le sombre projet d'emprisonner Volundr et de s'emparer de sa fortune.

Une nuit, Nidud envoya ses soldats en reconnaissance dans la vallée du Loup Gris. Il voulait s'assurer que le talent de Volundr était bien à la hauteur de sa réputation. Ces envoyés possédaient tous un objet magique fabriqué par un nain : une patte de lapin qui leur permettait de progresser sans le moindre bruit. Ainsi Volundr n'entendit-il ni le martèlement des sabots des chevaux ni les pas des militaires, et pas davantage le claquement des épées sur leurs cuisses puissantes.

Les soldats entrèrent dans sa demeure tandis que l'orfèvre dormait profondément et virent, accrochés aux festons, les anneaux d'or rouge. Ils en comptèrent sept cents, car sept cents aubes s'étaient levées depuis le départ des valkyries, mais ils n'en rapportèrent qu'un au roi.

Les soldats avaient choisi un anneau qui brillait plus que les autres. Nidud apprécia la qualité du travail, mais ô combien il l'aurait estimé davantage s'il avait su qu'il était magique !

Au lever du jour, Volundr remarqua que l'anneau avait disparu. Il crut que son épouse était revenue et l'avait pris discrètement. Comme il n'y avait personne dans la maison, il se dirigea vers le lac où la valkyrie aimait se baigner, mais rien ne troublait les eaux tranquilles. Soudain, l'orfèvre entendit quelqu'un l'appeler : c'était Nidud qui sortait de la forêt avec son armée.

Le roi cria à Volundr :

— Comment se fait-il que tu disposes d'autant d'or alors que dans ce royaume ce métal n'appartient qu'à moi ?

— L'or, je le trouve ici, le long des sentiers, répondit évasivement l'orfèvre.

— D'où te viennent ces richesses ? reprit le roi impatient.

— Je n'ai plus de richesses depuis que ma femme a quitté ma demeure ! Quand nous nous baignions ensemble dans le lac, alors j'étais le plus riche des elfes ! répondit-il tristement.

Nidud n'aimait ni les palabres ni les longs discours. Il fit enchaîner Volundr et le traîna derrière un cheval jusqu'à une sombre dépendance de son château, puis il donna l'anneau magique à sa fille Bodvild-aux-grands-pieds, qui ne se sentit plus de joie.

Le roi se félicitait du bonheur qu'il venait de procurer à sa fille quand la reine s'approcha de son mari et, perfide, lui murmura :

— Nidud, roi aux armées puissantes, méfie-toi de Volundr ; il vient de la vallée du Loup Gris et je connais la méchanceté des elfes. Regarde comme il serre les dents à la vue de la bague qui est au doigt de ta fille Bodvild. Son visage exprime la haine, son regard est tranchant comme une serpe. Il ne pense qu'à s'enfuir...

— Que me conseilles-tu alors, femme ? Parle sans plus attendre.

— Fais lui couper les tendons des jambes de manière à ce qu'il ne puisse plus marcher. Mets-le ensuite dans un atelier et ordonne-lui de te forger des épées invincibles et de rares bijoux.

« Homme sans femme est comme taureau sans cornes » disaient les Vikings. Le roi était fort, mais c'était la reine qu'il fallait craindre.

— Qu'on lui coupe les tendons des jambes et qu'on l'exile sur l'île de Saeverstad ! commanda le roi.

Ainsi fut-il fait. On enfonça dans les jambes de Volundr des couteaux rougis par le feu. Une forge fut construite sur l'île de Saeverstad, située non loin du château. Volundr y travailla sans relâche, fabriquant les plus belles pièces d'orfèvrerie.

Dans cette retraite laborieuse, personne ne lui rendait jamais visite, hormis le roi qui, régulièrement, venait prendre les anneaux, les épées, les casques que l'elfe avait fabriqués. Le silence qui enveloppait l'île n'était brisé que par le bruit du marteau sur l'enclume, le crépitement du feu dans la fournaise et les plaintes de Volundr, que ses jambes faisaient toujours souffrir.

Mais le roi Nidud ignorait que l'artisan forgeait sa vengeance avec les pièces d'orfèvrerie.

Gonflé de haine, Volundr activait sa forge. Ce jour-là, il songeait à l'anneau magique destiné à son épouse et que, pour comble de malheur, Bodvild portait au doigt. Peu avant l'aurore, les deux fils du roi Nidud se présentèrent à sa porte. Ils exigèrent que Volundr leur remette la clé d'un gros coffre qui se trouvait au fond de l'atelier.

— Tu y as certainement caché d'autres richesses, voleur ! l'accusèrent injustement les jeunes princes.

Ce coffre, que Volundr avait fabriqué, était fermé par un mécanisme extrêmement compliqué pour lequel il n'existait qu'une seule clé. Mais le coffre avait surtout une fabuleuse particularité : celui qui l'ouvrait y découvrait l'objet qu'il désirait le plus au monde.

Volundr ouvrit le coffre et les fils de Nidud y virent des pendeloques

faites d'or massif, d'émeraudes et de rubis. Ils restèrent sans voix, envoûtés par cette vision.

Comme la quantité d'objets qu'ils voulaient emporter était trop importante pour la frêle embarcation avec laquelle ils étaient arrivés sur l'île, ils décidèrent de revenir plus tard, mais sur un bateau plus grand.

— Ne dites rien à votre père, les avertit Volundr, car il serait fâché de savoir que vous lui preniez ses richesses !

Les deux princes acquiescèrent. Le lendemain, à l'aube, ils retournèrent chez Volundr qui leur tendit la clé du coffre en disant :

— J'ai ajouté quelques objets, bons princes, jetez-y donc un coup d'œil, vous m'en direz des nouvelles...

Les princes ouvrirent le coffre. Dès qu'ils se penchèrent, l'orfèvre empoigna une lourde épée et leur trancha la tête ! Avec le sang des princes, il prépara un vin très doux qu'il versa dans deux outres confectionnées avec leur peau. Ensuite, après avoir laissé sécher les chairs, il les apprêta avec une épice parfumée. Il comptait offrir le nectar et la viande au roi Nidud, qui était très glouton ! Puis il coupa les cheveux des princes qu'il tissa. Il en fit une doublure pour l'hermine de la reine. Il comptait aussi lui offrir deux magnifiques coupes enduites d'argent vif, incrustées de perles et de morceaux d'ambre, qui n'étaient autres que les crânes de ses enfants. Leurs yeux seraient des gemmes d'un collier et leurs dents une excellente broche destinée à tenir sa coiffure.

Volundr disposa ses trésors dans une boîte qu'il ficela à l'aide d'un splendide ruban.

Quand Nidud vint chercher la production de la semaine, il lui tendit la boîte. Le roi, agréablement surpris, le remercia vivement pour ces présents aussi originaux qu'inattendus. Il reprit la mer et rentra dans son château.

L'orfèvre s'était vengé, mais il devait encore recouvrer sa liberté. Il prononça une parole magique et tout là-bas, au château de Nidud, l'anneau enchanté que Bodvild portait se rompit. Comme elle craignait que son père ne le lui reproche, la fille alla trouver Volundr dans sa forge en secret et lui demanda de le réparer.

— J'arrangerai ton anneau, dit-il à la jeune fille, et mon travail sera si parfait qu'il paraîtra encore plus resplendissant qu'avant !

Puis Volundr lui servit de la bière en abondance et Bodvild, peu habituée à l'alcool, s'endormit. Il lui prit alors l'anneau des mains en prononçant ces mots :

— Que guérissent mes jambes que le roi Nidud a estropiées !

L'anneau magique fit merveille ! De nouveau, Volundr pouvait marcher. Il ligota Bodvild et se prépara à quitter l'île. Il fit signe à un navire qui voguait près de son île et paya son passage en vendant

Bodvild au capitaine.

— Elle fera une excellente esclave, dit Volundr en encaissant une petite somme d'argent.

Pendant ce temps, chez Nidud, on festoyait. Le roi buvait le vin et mangeait la viande que Volundr lui avait donnés ! Sa femme, elle, portait fièrement son hermine. Les gemmes que Volundr lui avait offertes pendaient à son cou et la broche ornait sa coiffure.

Ils buvaient et riaient quand Volundr fit son entrée dans la salle du banquet.

— Que fais-tu ici Volundr ? gronda le roi.

— Comment peux-tu marcher ? s'inquiéta la reine.

— Tu serais plus avisé, Nidud, de me demander où sont tes enfants.

Le roi et la reine pâlirent.

— Que veux-tu dire Volundr ? balbutia le roi.

— Finis de boire et de manger Nidud et promets-moi de ne me faire aucun mal quand tu sauras où sont tes enfants. Jure-le sur la quille de ton navire, sur le bord de ton bouclier, sur la croupe de ton cheval, sur le fil de ton épée.

Un tel serment ne pouvait être défait sans que les dieux ne foudroient sur-le-champ celui qui l'avait prononcé. Le roi jura.

Après le festin, Volundr, qui était resté tranquillement assis dans un coin, dit au roi :

— Tu veux savoir où sont tes enfants ? Tes fils sont venus chez moi et, avides comme toi, ont vu dans un coffre vide d'immenses richesses. Je les ai décapités sans pitié.

— Où sont leurs corps ? ! cria la femme de Nidud.

— Avec leurs cheveux, j'ai fait la doublure cette hermine qui te réchauffe, avec leurs yeux ces gemmes qui ornent ta gorge et avec leurs dents j'ai agrémenté cette broche qui tient ta coiffure !

La reine s'évanouit. Volundr poursuivit son énumération, méthodique et précis :

— Avec leur crâne, j'ai fait ces coupes dans lesquelles vous buvez, avec leur sang ce doux vin qui t'a enivré, avec leur chair... cette viande dont tu t'es rassasié !

Le roi manqua défaillir. Il se tenait le ventre et demanda un verre d'eau.

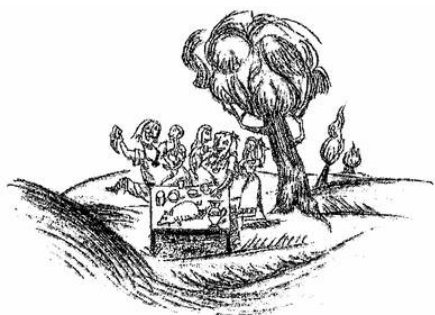
— Quant à ta fille, reprit Volundr, je l'ai vendue comme esclave à des guerriers qui ont débarqué sur mon île ! Voilà les pièces que j'en ai retirées, toi qui es insatiable de richesses ! Et il lui lança au visage de misérables pièces d'argent.

Au même moment, Volundr prononça une parole magique et l'anneau le transporta dans la vallée du Loup Gris, où ses deux frères fêtaient le retour des valkyries ! Elles étaient revenues, n'ayant pu se résoudre à vivre sans leurs époux attentifs et aimables.

À la cour, la reine voulait que Nidud se mette à la poursuite de Volundr, mais le roi, pour une fois, fut sage et n'écoula pas sa femme.

— Le misérable m'a fait jurer sur la quille de mon navire, sur le bord de mon bouclier, sur la croupe de mon cheval, sur le fil de mon épée ! Je ne puis plus rien contre lui, au risque d'être foudroyé sur-le-champ !

Sa femme s'apprêtait à lui faire d'autres suggestions, mais le roi, irrité, la fit taire et se promit de ne plus jamais prêter l'oreille à ses avis, et de ne prendre dorénavant conseil qu'auprès de son bonnet de nuit.





XI

LES ÉPREUVES DU GÉANT SKRYMIR

UN JOUR, Thor, le dieu du tonnerre et Loki, le dieu du mal, chassaient ensemble au pays de l'aurore boréale, le long d'un sentier qui s'enfonçait dans une épaisse forêt d'épinettes et de sapins. Le soir venu, Thor suggéra à Loki de s'arrêter et de continuer le lendemain.

En quête d'un abri pour la nuit, ils aperçurent dans une clairière l'entrée d'une grotte gigantesque, où ils s'installèrent et préparèrent un feu. Après s'être restaurés, ils se couchèrent et ils dormaient depuis peu quand un terrible tremblement de terre secoua le sol. Inquiets, ils ne se rendormirent que d'un œil.

Au petit matin, courbaturés et tout ensommeillés, ils sortirent de la grotte.

— Par Odin, s'écria Loki, regarde ce géant qui dort là-bas !

Thor n'en croyait pas ses yeux. Non loin, couché sur le dos, un géant dormait profondément. Thor, qui détestait les géants, saisit vivement son marteau *Mjöllnir*. Il s'apprêtait à lui fendre le crâne lorsque celui-ci s'éveilla. Entre deux bâillements, il aperçut les dieux.

— Tiens, qu'est-ce que vous faites dans mon gant ? leur demanda-t-il en riant.

Surpris, Thor et Loki se rendirent compte que la grotte dans laquelle ils avaient passé la nuit était en fait un gant énorme ! !

Le géant fit un grand sourire aux deux chasseurs : il avait l'air bienveillant et cordial. Thor et Loki se regardèrent et poussèrent un soupir de soulagement : combattre un géant n'est jamais une tâche facile.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Loki au géant.

— Je m'appelle Skrymir, répondit-il, et vous, qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

— Nous sommes des chasseurs et nous faisons route vers le fjord de

Lofoten.

— Je dois aller moi aussi dans cette direction. Pourquoi ne pas faire un bout de chemin ensemble ? suggéra Skrymir.

Loki et Thor trouvèrent l'idée excellente, d'autant que le géant leur offrit de porter leurs bagages. Il plaça leur havresac, leurs provisions et leurs ballots dans un sac qui aurait pu contenir dix hommes !

— On dirait des objets de poupées..., s'esclaffa gentiment Skrymir.

Le géant chargea tout sur ses épaules, saisit son gant au passage et ils se mirent en route. Ses enjambées étaient démesurées et ses pas laissaient de profondes traces dans le sol !

Lorsque la nuit arriva, le géant s'arrêta et attendit ses compagnons, qui devaient faire de gros efforts pour le suivre.

— Écoutez, dit Skrymir, je suis fatigué, mangez sans moi. Vos provisions sont dans mon sac.

Le géant se coucha et s'endormit presque aussitôt.

— Mangeons tout de suite ! proposa Thor.

— Bonne idée ! Énorme comme il est, son sac doit certainement contenir des quartiers de bœufs entiers ! se réjouit Loki qui était un gros mangeur.

Thor grimpa sur le sac du géant, dégaina son épée et tenta de l'ouvrir... en vain. Loki essaya à son tour... rien à faire ! Le sac restait obstinément fermé. Thor n'avait pas exactement ce que l'on peut appeler un bon caractère. Il commença à proférer des menaces contre le sac et à lancer des injures au géant. Il repoussa Loki qui se proposait de l'aider en criant qu'il s'en tirerait fort bien tout seul. Finalement, après une heure d'effort, Thor explosa de colère. Il saisit son marteau, sauta sur le torse de Skrymir et lui asséna un coup sur le menton.

Le géant entrouvrit un œil.

— Que se passe-t-il ? Des moustiques en cette saison ? Comment est-ce possible ? bougonna-t-il avant de se rendormir.

Thor, étonné que Skrymir fût toujours vivant après avoir reçu un coup pareil, marmonna :

— Je crois, Loki, qu'il faudra se passer de repas ce soir...

— ... Et des quartiers de bœuf qui sont dans le sac ? soupira le dieu du mal dont l'estomac criait famine.

Pour se protéger du froid, ils retournèrent dormir à l'intérieur du gant de Skrymir, qu'il avait déposé à côté de lui. Une heure plus tard, ni Loki ni Thor n'avaient fermé l'œil. Le géant ronflait trop fort. Thor sortit du gant et lui ordonna en hurlant de cesser de ronfler, mais le gros bonhomme ne broncha pas. Plus irrité que jamais, Thor remonta sur le géant et le frappa de toutes ses forces avec *Mjöllnir*, ce marteau qui fend habituellement en deux les objets les plus solides.

Skrymir se réveilla :

— Est-ce le vent qui souffle ainsi ?

— Tu ronfles, géant ! cria Thor rouge de colère.

Mais le géant n'avait rien entendu : il était déjà retombé dans un profond sommeil.

Thor se réfugia dans le gant.

Loki était très préoccupé : ce géant était si fort ! il pouvait devenir dangereux... ne valait-il pas mieux le tuer ?

Pour une fois, Thor approuva Loki. Ils amassèrent un très grand nombre de pierres au sommet de la colline au pied de laquelle dormait Skrymir et les firent dévaler d'un coup. Des tonnes de roches tombèrent sur le géant.

— Ai-je reçu un flocon de neige sur le nez ? s'étonna celui-ci.

Thor et Loki redescendirent dans la vallée pour voir le résultat de leurs efforts. Le spectacle qui les attendait les stupéfia : Skrymir, assis près d'un feu, leur avait préparé un petit repas.

Les dieux étaient décontenancés, mais comme ils étaient morts de faim ils mangèrent avec le géant. Puis le trio se remit en route.

Une heure plus tard, ils arrivèrent à l'entrée d'une forteresse.

— C'est ici que vit ma famille, dit le géant. Vous pensez que je suis grand et fort, mais mes frères le sont bien davantage !

Skrymir invita Thor et Loki à pénétrer dans sa maison et les présenta à son père.

— Voici deux chasseurs qui m'ont accompagné sur la route, annonça-t-il avec entrain.

— Soyez les bienvenus ! les accueillit le père de Skrymir. Je suis le roi des géants. Nous allons justement faire un tournoi. Voulez-vous y participer ?

Bien entendu, les dieux acceptèrent : refuser aurait été indigne d'eux...

Loki fit un pas en avant et lança un défi :

— Personne ne mange plus rapidement que moi ! Qui veut se mesurer à moi ?

Skrymir s'avança :

— Moi je veux bien !

Le roi des géants trouvait cette compétition peu conventionnelle, mais très amusante. Il fit cuisiner deux bœufs accompagnés de navets, de betteraves et de cèpes.

Quand le plat, qui contenait de quoi nourrir une expédition viking, fut posé sur la table, le roi déclara :

— Chacun se place à une extrémité de la table et mange tant qu'il le peut... !

Loki et le géant s'empiffrèrent. Le spectacle n'était pas appétissant, mais très impressionnant. Loki mangea la viande, les navets, les betteraves et les cèpes, mais laissa les os de côté, tandis que le géant engloutit tout : les os, le plat et... la table !

Humilié, Loki, qui était un excellent coureur, proposa à Skrymir de le défier à la course.

— D'accord ! accepta le bon géant.

Le roi plaça les concurrents sur une ligne et compta :

— Un... deux... trois... partez !

Loki fut largement battu : Skrymir avait eu le temps de faire mille fois le tour de la forêt quand Loki en avait à peine parcouru le quart !

Loki, épuisé, se laissa tomber au sol...

Thor proposa alors de se mesurer avec Skrymir dans une compétition où il était certain de remporter : boire de la bière !

— Bonne idée ! exulta Skrymir, la course à pied m'a donné soif !

Le roi présenta une coupe de géant à Thor en lui précisant :

— Normalement, le gagnant de cette épreuve est celui qui réussit à la vider d'un seul trait, mais le plus souvent il faut deux gorgées pour en boire le contenu. Au-delà de deux gorgées... le résultat n'est pas même digne d'une esclave !

Thor, qui dut saisir la coupe à deux mains tant elle était énorme, ne doutait pas un instant de remporter cette compétition. Sa première gorgée dura près d'une heure ! Pourtant la coupe était toujours aussi pleine ! Il but une seconde gorgée... glou, glou, glou... rien à faire ! Le contenu de la coupe n'avait même pas diminué.

Après le cuisant échec de Thor, le roi, non sans ironie, lui proposa une épreuve qui semblait un jeu d'enfant : soulever son chat.

Thor était rouge de honte, mais il accepta.

On fit venir le chat, qui s'approcha du dieu en levant la queue : il voulait des câlins. Thor, malgré tous ses efforts, parvint seulement à lui soulever une patte !

Les géants s'amusaient beaucoup aux dépens de Thor et de Loki.

Plein de vergogne, Thor proposa alors un combat.

— Une lutte à mains nues !

Le roi des géants hésitait :

— Ne crois-tu pas que tu risques de te blesser ?

— Non ! hurla Thor excédé.

— Très bien, dit le roi.

Il appela sa grand-mère, une vieille géante courbée par le poids des années qui marchait avec une canne. Les géants hurlaient de rire... Loki et Thor riaient jaune !

Le combat commença. Thor tenta d'étouffer la vieille géante entre ses bras, mais il serra en vain. Plus Thor l'attaquait, plus la géante résistait. Après deux heures de combat, elle manifesta son ennui en bâillant puis s'approcha du dieu du tonnerre et le jeta au sol. Thor dut demander grâce.

— Je crois, suggéra Skrymir, qu'il vaudrait mieux cesser ces compétitions. Il se fait tard, ajouta-t-il avec diplomatie, et il est temps

de dormir.

Thor et Loki, mortifiés, remercièrent leurs hôtes et allèrent se coucher.

Le lendemain, on leur servit un excellent repas puis Skrymir les raccompagna aux portes de la forteresse. Au moment de les quitter, le géant dit à Thor :

— Je te dois maintenant la vérité : les dieux m'avaient demandé de tester ta valeur et celle de Loki car je suis, en plus d'un bon géant, un magicien extraordinairement adroit. J'avais lancé un enchantement sur la corde qui fermait mon sac, et c'est pourquoi tu ne pouvais l'ouvrir. Après, quand tu m'as frappé trois fois, je n'ai eu la vie sauve que parce que j'avais comme bouclier une montagne invisible. Pour le tournoi, Loki ne pouvait que perdre car, bien qu'il mange rapidement, il avait comme adversaire, non pas un géant, mais le feu qui dévore tout ; et pour la course, bien qu'il file comme le vent, Loki courait contre la pensée qui, de toutes les choses, est la plus rapide. Quant à toi, Thor, la coupe que tu tentais de boire était alimentée par le bol du géant Ymir(16) ! Le chat, dont tu ne soulevas qu'une patte, était en fait un drakkar armé et prêt à prendre la mer. Le plus étonnant fut ta prodigieuse résistance lors du combat avec la vieille géante. Cependant tu ne pouvais la vaincre, Thor, car c'est contre la vieillesse elle-même que tu luttais, et nul ne résiste à la vieillesse !

Vous ne pouviez ni l'un ni l'autre battre des adversaires invincibles. Mais vous vous êtes bien défendus ! Les dieux sont contents de vous !

Ces derniers mots de Skrymir s'accompagnèrent d'une tempête de neige qui aveugla momentanément Thor et Loki. Quand ils rouvrirent les yeux, ils se trouvaient près d'un drakkar équipé pour un long voyage. De Skrymir et de la forteresse des géants, il ne restait plus rien.

— C'est une chance qu'il ait disparu, hurla Thor qui détestait que l'on se moquât de lui, car je lui aurais cassé la tête avec mon marteau !

Loki le regarda en riant :

— Toi qui n'es même pas parvenu à battre une vieille à la lutte, pour qui te prends-tu ?

Loki riait et riait tandis que Thor, silencieux, ruminait sa mauvaise humeur.





XII

BALDR AU ROYAUME DES MORTS

BALDR ÉTAIT la divinité de la lumière. Fils d’Odin et de Frigg, déesse de la fertilité, Baldr était le plus beau, le plus brave et le plus sage de tous les dieux des Vikings. Il était le mari de Nanna, une déesse avec des nattes et des taches de rousseur. Les époux s’aimaient beaucoup et étaient très liés.

Un matin, Nanna fut tirée de son sommeil par Baldr qui criait, plongé dans un terrible cauchemar. Baldr rêvait qu’une brume froide l’entourait comme un suaire tandis qu’une douce voix de femme lui murmurait :

— Viens, viens Baldr entre mes bras !

Se tournant du côté de la voix, il aperçut au lieu de la douce silhouette d’une femme, un corps en putréfaction qui lui tendait les bras. Il cria et se réveilla en sursaut. Nanna le rassura, l’enlaça et lui chanta une berceuse pour l’aider à retrouver le sommeil.

La nuit suivante et l’autre encore, puis tout un mois durant, le repos du dieu fut perturbé par ce mauvais rêve. Désormais, le souvenir du corps putréfié ne hantait plus seulement ses nuits, mais le poursuivait en plein jour. Le visage de Baldr affichait en permanence une expression angoissée qui ne lui était pas habituelle.

Pour ne pas préoccuper sa mère, Baldr évita de parler de son cauchemar. Mais Nanna était inquiète, et lasse aussi de chanter des berceuses toutes les nuits. Elle décida d’aller demander conseil à Frigg.

Pour venir en aide à son fils, Frigg n’hésita pas à convoquer les dieux, sans en avertir Baldr.

— Vous savez que les songes annoncent souvent l’avenir, commença Frigg de sa voix aiguë. Si Baldr rêve toutes les nuits que les bras de la mort se tendent vers lui, cela doit bien signifier quelque chose !

— Tu as sans doute raison, répondit Thor, le dieu du tonnerre, mais aucun de nous ne sait interpréter les rêves !

Il y eut un moment de silence.

— Je connais un devin, déclara le fier chevalier Hermodhr, fils d’Odin, mais il est mort il y a longtemps. Je pourrais...

Odin lui coupa la parole.

— Dis-moi où il a été enseveli ! Je connais un moyen d’interroger les morts !

Hermodhr lui révéla où reposait le corps du devin. Sans attendre, le père des dieux sella Sleipnir, son cheval à huit pattes, et se mit en route. Il traversa des plaines enneigées et s’enfonça dans une forêt profonde. Au milieu de cette forêt se trouvait un cimetière. Odin ordonna à Sleipnir de s’y arrêter. Devant la tombe du devin dont Hermodhr avait parlé, il mit une main au sol et récita des formules magiques. Aussitôt, une terrible tempête se leva et, dans un fracas de tonnerre, le sol se mit à remuer. Le devin, enterré depuis des années, sortit de sa tombe.

— Qui es-tu, étranger, pour me rappeler ainsi aux douleurs de la vie ? se lamenta le spectre.

— Tu devrais le savoir, qui je suis ! N’es-tu pas devin ? lui rétorqua Odin ironique.

Le devin ne releva pas le sarcasme et Odin lui expliqua la raison de sa venue ; Baldr faisait toutes les nuits le même cauchemar, et il voulait en connaître la signification. Le devin réfléchit quelques instants, leva les bras vers le ciel et déclara d’un ton prophétique :

— Baldr ton fils est destiné à mourir et à rejoindre Hel, la terrible reine du royaume des morts ! Mais ce n’est pas tout : la mort de Baldr sera le signe annonciateur de la fin des temps !

Après avoir ainsi parlé, le spectre du devin s’enfonça dans le sol et disparut dans un fracas épouvantable. Odin enfourcha Sleipnir et rentra chez les dieux. Il leur demanda de se réunir, en présence de Baldr cette fois, et leur annonça ce qu’il avait appris. Les dieux étaient consternés. Seul Baldr demeurerait impassible. Il savait que l’on ne peut lutter contre le destin.

On décida que Frigg, la mère de Baldr, partirait à travers le monde afin d’obtenir de tous les éléments de la création le serment qu’aucun ne nuirait jamais à son fils.

Elle se mit en chemin, demandant à l’eau et au feu, aux métaux et aux pierres, à la terre et aux êtres vivants qui l’habitent, aux plantes et aux algues, aux oiseaux, aux serpents et aux insectes, aux animaux sauvages et domestiques, aux poisons et aux maladies, de ne jamais causer de tort à Baldr. Elle supplia, pleura et déchira sa tunique et obtint de tous le serment attendu.

Lorsque les dieux apprirent la nouvelle, ils se sentirent soulagés : ils

ne doutaient plus de l'immortalité de Baldr. Néanmoins, pour mettre ces serments à l'épreuve, chaque dieu saisit un objet : une pierre, une pointe de fer, un morceau de bois, de verre, etc. et les lancèrent sur Baldr... Le dieu, bien que violemment frappé, ne fut blessé par aucun objet !

On imagine la stupeur des dieux, mais aussi leur amusement. À partir de ce jour, leur principal divertissement lors des banquets consista à lancer toutes sortes d'objets sur Baldr. Les dieux se défiaient en précision et Baldr, trop gentil peut-être, acceptait de servir de cible.

Tous les dieux se prêtaient à ce jeu insolite hormis Loki, le dieu du mal, qui déteste la joie, et Hödhr, le frère de Baldr, qui était aveugle. Hödhr ne lançait rien, mais participait à la joie collective en riant avec les autres. Loki, lui, restait seul dans un coin et réfléchissait en secret à un moyen de transformer ces rires haïssables en cris de douleur. Bientôt, Loki eut une idée... diabolique, et s'en alla.

À son retour, il se présenta à Frigg sous l'aspect d'une vieille mendicante. Son visage était marqué par le passage des ans, son dos arqué par le dur labeur et ses articulations déformées par l'arthrite : Loki était méconnaissable. Frigg, toujours généreuse avec les étrangers, invita la vieille mendicante à s'asseoir et à se restaurer.

La vieille but lentement l'eau pure que la déesse lui offrait, à petites gorgées comme font les gens âgés, puis elle remercia et observa :

— Il se passe ici des choses extraordinaires. Je viens de voir dehors des jeunes gens lancer des objets sur un beau garçon, grand et blond, sans lui faire aucun mal.

— C'est mon fils Baldr, répondit Frigg très fière.

— Tu n'as pas peur qu'on le blesse ?

Frigg raconta à la vieille son voyage jusqu'au bout du monde pour obtenir de toute la création la promesse de ne jamais nuire à Baldr.

— Toutes les créatures ont prêté ce serment ?

— À y bien songer, ajouta Frigg, imprudente, j'ai rencontré une plante sur le chemin du retour, une plante si verte et si tendre que je n'ai pas pris soin de lui demander de jurer. Elle avait l'air si inoffensif et j'étais si fatiguée !

— Cette plante a-t-elle un nom ? demanda perfidement la vieille.

Sans flairer le piège, Frigg répondit :

— On la nomme « gui ». Elle était bien trop tendre pour nuire à qui que ce soit !

La vieille remercia Frigg pour son amabilité et, appuyée sur son bâton, quitta sa maison en boitant légèrement. Elle pénétra dans la forêt toute proche et elle laissa tomber son bâton avec un cri abominable : Loki reprenait sa forme d'origine. Puis il se dirigea vers l'orient, où il savait qu'il dénicherait le gui. Il le trouva en effet. Ses

rameaux étaient courts, ses baies couleurs d'opale étaient groupées en grappes minuscules et ses feuilles d'un vert tendre tirant sur le jaune cherchaient âprement la lumière du soleil. Loki cueillit la plante et la fourra dans sa besace en maugréant :

— Retournons chez les dieux. Il est temps de mettre un terme à leur divertissement stupide !

Personne n'avait remarqué l'absence de Loki tant on s'amusait à lancer des objets sur Baldr, riant des coups manqués et inscrivant sur un tableau noir les résultats de chacun. Hödhr, l'aveugle, assis sur une tonnelle à boire de la bière, s'amusait des rires de ses frères. Il voyait la scène avec les yeux de l'imagination.

— Comment se fait-il que tu ne lances rien, divin Hödhr ? demanda Loki.

Hödhr reconnut la voix grinçante de Loki, qu'il détestait.

— Et comment le pourrais-je, idiot ! s'exclama Hödhr. Je ne vois pas même où se trouve Baldr... et d'ailleurs je n'ai rien à lui lancer !

— Qu'importe Hödhr, reprit malignement Loki. Je guiderai ton bras et quant à l'arme... tiens, frappe-le avec ce bâton inoffensif ! Hödhr hésita un peu car il connaissait les ruses du dieu du mal, mais il avait tellement envie de se divertir comme les autres !

Loki arma un arc avec la branche de gui taillée en pointe, qu'il mit dans les mains du dieu aveugle. Hödhr banda l'arc et... tira !

Le petit dard fendit l'air, frappa Baldr dans le dos, le transperçant de part en part, et lui déchira le cœur. Baldr s'écroula sans un cri. Les autres dieux, incrédules, crurent qu'il se moquait d'eux, mais quand ils virent un long filet de sang couler sous son corps désarticulé, ils comprirent qu'il était mort.

Ils se regardaient les uns les autres, cherchant le coupable. Sous la tonnelle, Hödhr riait à gorge déployée, se demandant à haute voix si son coup avait porté.

Odin était infiniment triste. Il se rappela ce que le devin lui avait prédit : la mort de Baldr annoncera la fin des temps, pour les hommes et pour les dieux. Il demanda d'une voix forte :

— Lequel d'entre vous sera assez courageux pour chevaucher par-delà le chemin des brumes et aller à la rencontre du spectre de Baldr ? Lequel d'entre vous ira en enfer, chez Hel, pour lui offrir ce qu'elle désire en échange de Baldr et lui permettre de revenir parmi nous ?

Le vaillant Hermodhr, excellent cavalier, s'avança et s'agenouilla :

— J'irai, Odin !

Le dieu lui permit d'emprunter Sleipnir, son destrier à huit pattes, pour faire ce périlleux voyage. Hermodhr tira sur les mors de la bête fantastique et galopa jusqu'en enfer.

Après le départ d'Hermodhr, les dieux préparèrent la cérémonie

funèbre de Baldr.

Frigg lava le cadavre de son fils, le débarrassa de la poussière de la terre et brossa ses cheveux. Elle l'habilla ensuite d'un suaire de lin blanc et noua à sa taille une magnifique ceinture d'or fabriquée par des nains. Comme la tradition l'exigeait, on fit un bûcher sur le drakkar de Baldr et on l'y coucha avec ses armes, son cheval et son chien, que l'on avait tués pour les étendre près de lui. Quand les amarres furent larguées, Thor poussa le navire vers la haute mer. Des archers lancèrent alors des flèches enflammées sur le drakkar et le bûcher s'alluma. Le silence n'était rompu que par des sanglots et les cris bouleversants de Frigg et de Nanna, la veuve de Baldr. Le feu s'éleva, gigantesque, et avec lui les lamentations des dieux.

Quand le drakkar disparut à l'horizon, les dieux rentrèrent chez eux pour attendre le retour d'Hermodhr.

Pendant ce temps, le cavalier était arrivé devant un pont d'or, seul accès au royaume des morts. Une jeune fille en armes en gardait l'entrée :

— Qui es-tu ? Tu as le teint trop frais pour faire partie de l'armée des morts !

— Je suis Hermodhr, et je suis venu chercher mon frère Baldr pour le ramener des enfers.

La jeune fille, qui avait vu passer Baldr, lui enseigna le chemin à suivre :

— Tu trouveras là-bas le château de Hel qui règne sur les morts. C'est à elle que tu dois présenter ta requête.

Au bout de la route indiquée par la gardienne du pont d'or s'élevait un château imposant : la demeure de Hel, la fille de Loki. Elle dormait dans un sépulcre et venait à peine de s'éveiller. Elle détestait les dieux, qui l'avaient condamnée à régner dans le plus souterrain des mondes, et n'était pas disposée à accorder quoi que ce fût à Odin ou à ses fils.

— Hel ! cria Hermodhr, je te demande de permettre que Baldr quitte le royaume des morts et les dieux te donneront tout ce que tu désires !

— Mais j'ai ici tout ce que je veux, fit ironiquement Hel en montrant les âmes mortes et les charniers. Pourtant, continua-t-elle, je veux bien accéder à ta demande. Si tu me prouves que toutes les créatures du monde portent le deuil de Baldr, alors il pourra regagner sa demeure et revoir les siens. Je dis bien toutes les créatures, vivantes ou mortes... Si une seule refuse, Baldr restera ici, parmi les ombres, à regretter la lumière du soleil.

Hermodhr accepta la proposition. De retour chez les dieux, il rapporta les conditions de Hel. Dès lors, toutes les divinités vikings parcoururent le monde, exigeant que l'on porte le deuil de Baldr. Toutes les créatures acceptèrent sauf une ! Une vieille sorcière qui

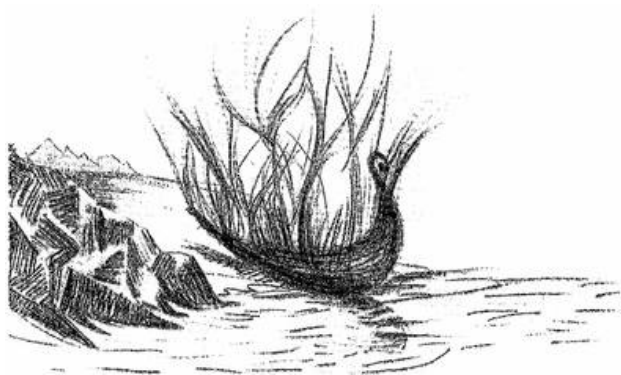
vivait dans une cabane en bois répondit :

— Pourquoi pleurerais-je Baldr ? S'est-il préoccupé de moi lorsqu'il était en vie ? Ai-je tiré quelque avantage de son caractère ? Je n'ai jamais rien reçu de lui ! Je ne porterai pas son deuil et Hel peut bien le garder en enfer !

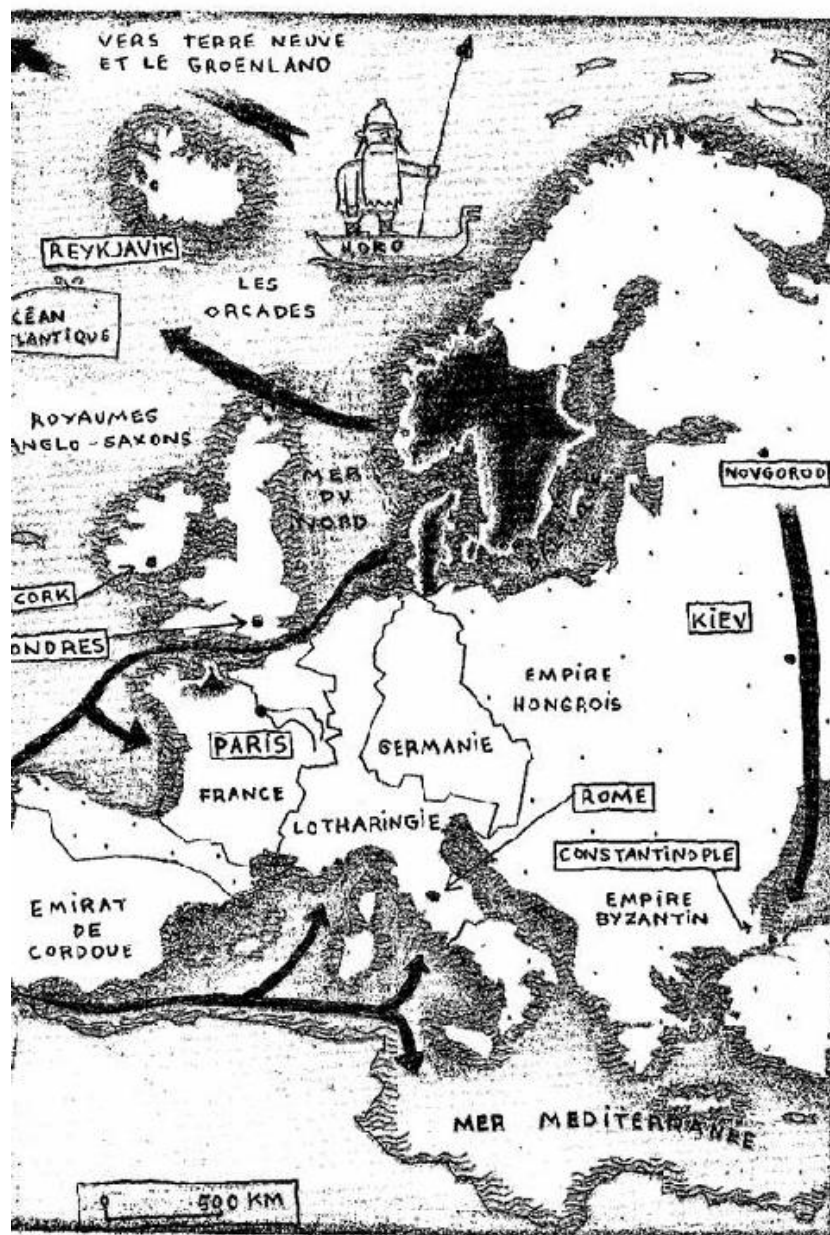
Une fois encore, Loki faisait le mal : la vieille sorcière dans la cabane en bois n'était autre qu'une de ses nombreuses métamorphoses...

Voilà comment Baldr, le plus beau, le plus brave et le plus sage de tous les dieux fut condamné à demeurer pour toujours dans la triste demeure des morts et que les dieux, désespérés, apprirent que la fin des temps était proche.

Le seul à s'en féliciter fut Loki.



L'INVASION VIKING



POSTFACE

QUI ÉTAIT-CE Viking qui, de 800 à 1050, a dominé l'Europe ? Ce n'était pas un barbare sanguinaire, inculte et cruel, comme il est souvent dépeint, mais plutôt un commerçant extraordinairement habile qui devait l'essentiel de sa puissance à son navire (le *knörr*⁽¹⁷⁾) plutôt qu'à son épée. L'expédition des Vikings vers l'occident (ou des *Varègues*, s'ils voyagent vers l'orient) ne visait pas à détruire ou à saccager les bourgs et villages rencontrés, mais à accumuler des richesses quel qu'en soit le moyen. Nous ne connaissons d'ailleurs pas chez eux un seul exemple de bataille rangée au sens militaire du terme. Ils étaient plutôt experts en actions de commandos, brèves attaques dans les petites places fortes et les monastères où, justement, ils pouvaient facilement trouver de l'or et autres métaux précieux⁽¹⁸⁾. L'image que nous avons de surhommes sanguinaires et impitoyables nous vient essentiellement des clercs du Moyen Âge qui, dans leurs chroniques, peignaient un portrait volontairement sombre des hommes du Nord. En fait, parmi les peuples qui les connaissaient, l'opinion sur les Vikings était partagée ! Plusieurs, au contraire, appréciaient leur sens de l'organisation, leur amour de l'ordre et leur esprit communautaire. On fit même appel à eux à Kiev⁽¹⁹⁾ pour y régner, et c'est ainsi que naquit la Russie ! Ils s'installèrent dans le nord de la France pour gouverner la Normandie (le pays des hommes du Nord). Les Vikings ont exercé leurs talents de commerçants de la « grande ville » de Mikligardhr – Byzance – jusqu'à Bagdad, des îles Shetland à Gibraltar. La description d'une ville viking faite par un voyageur arabe du X^e siècle, Al Tartushi, nous montre une société rude, certes, mais bien organisée et appréciant les belles choses. Les merveilleux travaux d'orfèvrerie qu'ils nous ont laissés témoignent d'une civilisation sensible à l'art et aux raffinements domestiques.

La famille au sens large est à la base de la société viking. Elle inclut les amis, les parents acquis, les pauvres à charge et même les *thrœll*, les esclaves. Au temps des Vikings, le nom propre n'existait pas en tant que tel : chacun était simplement le fils ou la fille de son père : Haraldson = fils de Harald ; Haraldsdottir = fille de Harald.

Les Vikings n'ont pas connu de roi au sens médiéval du terme et n'habitaient pas dans des châteaux. Leur roi (*konungr*) était élu par les chefs de familles (les *boendr*) et son mandat était d'assurer la paix et une année féconde. Au-dessus du *konungr* se trouvait le *Thing* (*Althing* en Islande), réunion de tous les *boendr*, qui jouait le rôle « d'assemblée nationale ». On y prenait des décisions importantes pour la communauté. C'est lors d'une de ces réunions que l'on exila Erik-le-Rouge, reconnu coupable de meurtre. Il partit vers l'ouest et débarqua sur la « terre verte » : le Groenland.

Les femmes vikings avaient un rôle important. Elles étaient vraiment les maîtresses de la maison et administraient l'économie familiale. Au sein d'un monde qui a pour centre la famille, on peut imaginer combien pesait l'opinion de la femme dans la société viking.

Les Vikings ont voyagé de Norvège jusqu'en Islande et de là, au Groenland jusqu'à Vinland, qui correspondrait à la côte du Labrador ou à l'île de Terre-Neuve(20). Les récits de ces voyages nombreux ont donné naissance aux sagas, ces longues histoires qui racontent les exploits parfois teintés de surnaturel d'un héros ou des membres d'une même famille.

Les textes principaux des Contes et Légendes des Vikings ont été écrits plus d'un siècle après leur christianisation et la transformation de leur style de vie. Cela explique pourquoi le Viking présenté dans ces textes a des allures de chevalier médiéval.

Pour ce recueil, mon intention était d'insérer les récits à l'intérieur d'une grande saga qui aurait servi de fil conducteur à l'ensemble et de m'en tenir le plus possible à la culture viking telle que les témoignages archéologiques nous la montrent. Mais aurais-je vraiment intéressé les jeunes lecteurs en parlant de *Jarl* (sorte de titre nobiliaire), d'*öl* (nom donné à la bière), de *fulltrui* (protecteur), de *knörr*, tout cela en respectant la manière de raconter propres aux sagas(21) ? Les contes auraient-ils été plus vivants ? Je ne crois pas. Du reste, nous sommes tellement attachés aux lieux communs que l'habitude devient souvent une seconde forme de pensée : il est coutume de parler de drakkar, de voir des Vikings avec des casques cornus (qu'ils n'ont jamais eus !), de les présenter comme des sauvages, etc. Ainsi, lutter contre les clichés, ce n'est pas se battre pour la vérité, mais contre autrui. Or l'auteur de ce recueil a trop d'égards envers la tranquillité d'esprit de son prochain pour entreprendre de tels combats. D'ailleurs, le but recherché étant le divertissement – et non la précision ethnographique – la vérité des choses pouvait certes être sacrifiée au plaisir de la lecture et du temps perdu.

Lars Haraldson

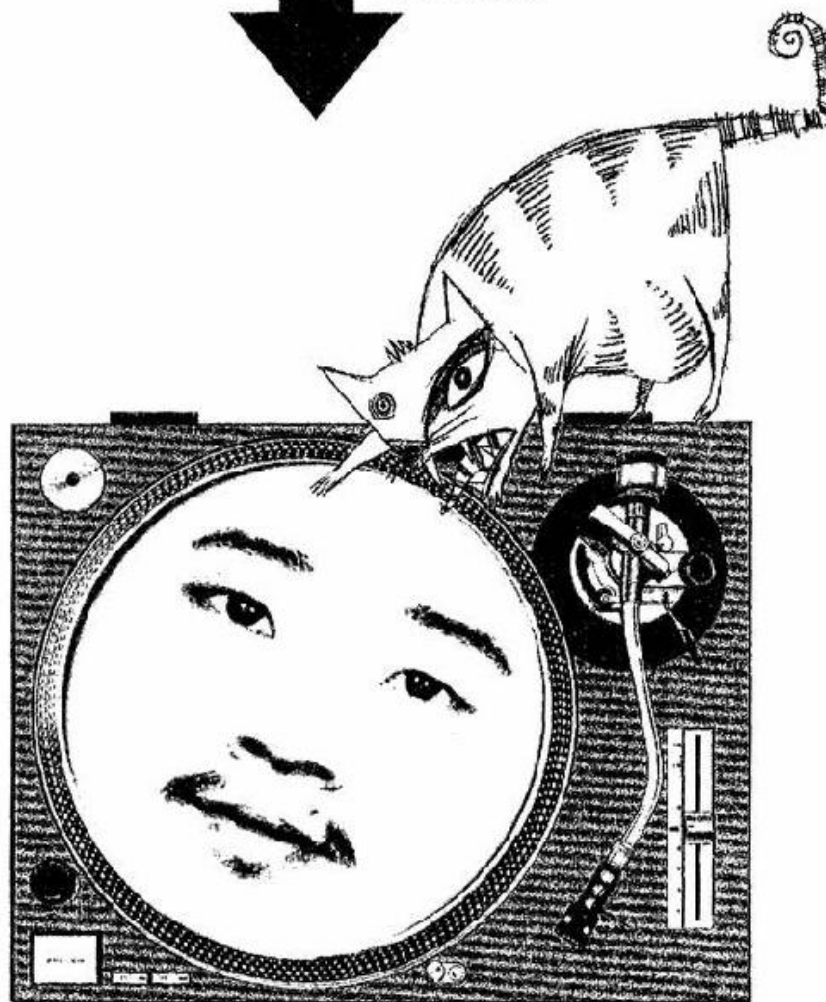
Je m'appelle Lars Haraldson. Je suis né dans le petit village de B0 au bord du fjord Halså, en Norvège. Je suis historien. J'ai étudié les arts et les traditions des peuplades nordiques qui, entre 800 et 1050 de notre ère, ont dominé l'Europe : les Vikings.

Je me suis intéressé à eux quand j'étais encore enfant. Près de chez moi se trouvaient des *runes*, c'est-à-dire des pierres portant des inscriptions que les hommes du Nord ont laissées. Tout jeune, j'allais jouer près de ces pierres. Parfois, je collais mon oreille sur elles pour qu'elles me confient leur secret ; j'étais certain que ces signes étranges avaient enregistré les voix des dieux Odin, Thor et celle du vilain Loki. L'été, les grandes pierres runiques s'élevaient comme des guerriers prêts à la bataille et les écritures qu'elles portaient ressemblaient à des rides ou à des cicatrices laissées par les combats. L'hiver, les flocons de neige punctuaient leurs messages.

Mais que racontaient ces pierres ? Je l'ai su en devenant un adulte, et en fréquentant l'université, où j'ai appris à lire les runes. Elles racontaient les contes et les légendes du peuple viking : les pages de ce livre sont un peu les calques que j'ai faits de ces pierres.

ze tchong

cat scratcher



Jong Romano

-
- 1 Expression viking signifiant à peu près « Il a le coup de foudre ».
- 2 Graütr : ragoût.
- 3 Asgard : nom du pays où vivent les dieux vikings.
- 4 Les Vikings ont combattu souvent en Angleterre, en Écosse et en Irlande. Ils y ont même fondé des villes : York et Dublin, par exemple.
- 5 Hel : déesse viking qui vit aux enfers. Aller chez Hel signifie aller aux enfers.
- 6 Jol : fête viking qui se célébrait vers le 21 décembre.
- 7 Dværg : nain expert en sorcellerie qui vit dans les montagnes de Norvège.
- 8 Huchet : petit cor chasse.
- 9 Passementerie : ensemble des ouvrages de fil destinés à l'ornement des vêtements, des meubles, etc.
- 10 Runes : inscriptions gravées sur pierre ou sur bois en alphabet norrois.
- 11 Béryl : pierre précieuse de couleur variable : vert, jaune, bleu.
- 12 Varègues : nom donné aux Vikings de l'est, ceux qui commerçaient avec la Russie, qu'ils contribuèrent à fonder.
- 13 Graütr : ragoût.
- 14 Berjavin : vin chaud et épicé que buvaient les Vikings.
- 15 Øresund, c'est-à-dire « le bruit ».
- 16 Le bol d'Ymir était un récipient qui contenait de la bière et que personne ne pouvait vider.
- 17 C'est ainsi que se nomme le bateau viking – ou encore *skeid* –, mais pas du tout drakkar comme le veut la tradition. Une confusion historique nous le fait appeler « drakkar » parce que la figure de proue la plus commune était le dragon (*dreki* – au pluriel *drekar* – en norvège, qui est la langue des Vikings).
- 18 L'échec du siège de Paris par les Vikings en 885 montre combien leurs techniques de combat étaient peu efficaces.
- 19 Ils appelaient cette ville Koenugardhr.
- 20 À ce propos, les avis sont partagés et plusieurs experts, dont Régis Boyer, doutent que les Vikings aient jamais débarqué en Amérique du Nord. Les artefacts retrouvés à l'Anse-aux-Meadows, au Canada, et qui prouveraient le séjour d'une communauté viking guidée par Leif Erikson (le fils d'Erik-le-Rouge) sont en effet d'interprétation très difficile.
- 21 Il faut éviter de juger la mythologie des Vikings à partir des critères intellectuels et psychologiques qui sont ceux des mythologies grecques et romaines. Les mythes vikings sont souvent décousus et contradictoires. Ils mêlent volontiers le présent et le futur, les dieux d'Asgard n'ont pas la cohérence de ceux de l'Olympe : ils ne sont

même pas immortels ! Les sagas, quant à elles, n'ont pas la fluidité de l'*Odyssée* ou de l'*Enéide*.